

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



FLEURS DES CHAMPS

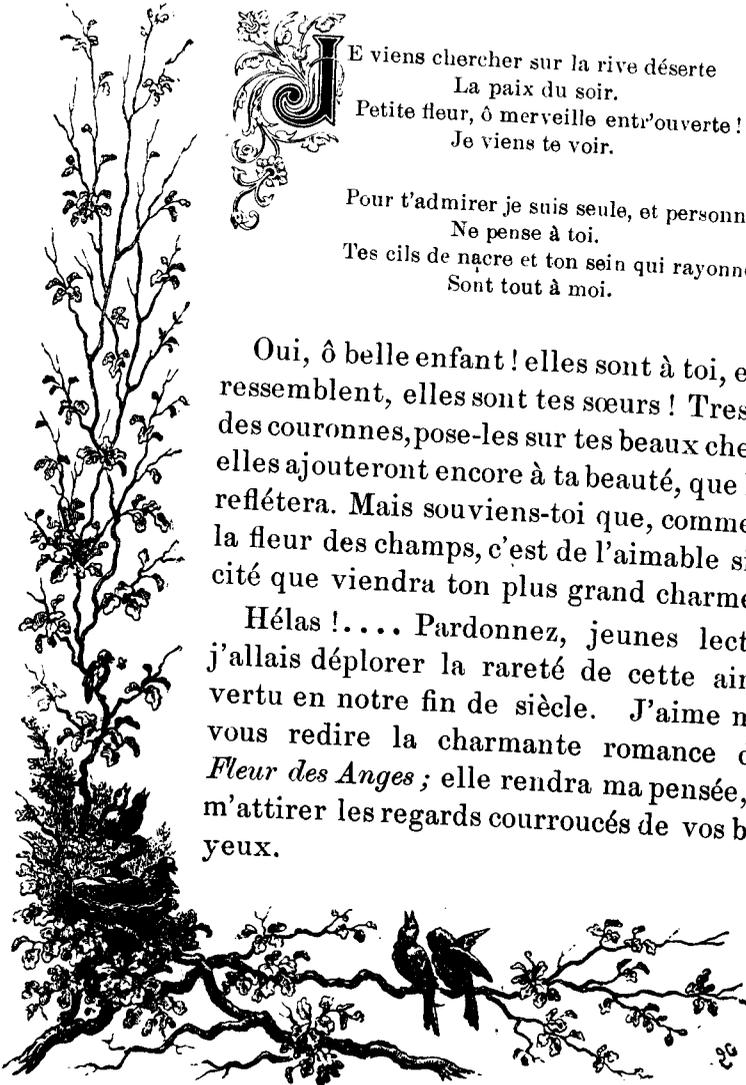
D'APRÈS FRÉDÉRIC-LÉON POHLE.

JE viens chercher sur la rive déserte
La paix du soir.
Petite fleur, ô merveille entr'ouverte !
Je viens te voir.

Pour t'admirer je suis seule, et personne
Ne pense à toi.
Tes cils de nacre et ton sein qui rayonne
Sont tout à moi.

Oui, ô belle enfant ! elles sont à toi, elles te ressemblent, elles sont tes sœurs ! Tresses-en des couronnes, pose-les sur tes beaux cheveux, elles ajouteront encore à ta beauté, que l'onde reflétera. Mais souviens-toi que, comme pour la fleur des champs, c'est de l'aimable simplicité que viendra ton plus grand charme.

Hélas ! . . . Pardonnez, jeunes lectrices, j'allais déplorer la rareté de cette aimable vertu en notre fin de siècle. J'aime mieux vous redire la charmante romance de la *Fleur des Anges* ; elle rendra ma pensée, sans m'attirer les regards courroucés de vos beaux yeux.



Au pied d'un saule, on jasait en famille,
 Et l'on parlait le langage des fleurs :
 Roses, lilas, amaranthe, jonquille,
 Vantaient bien haut leurs riantes couleurs.
 Sous le gazon, la simple marguerite,
 Calme, attendait de paisibles amours ;
 Point ne brillait la fleur blanche et petite,
 Elle était simple, et simple pour toujours.

Passe la foule, insensible et rieuse,
 Elle choisit couronnes et bouquets ;
 Le soir, on dit que sa main oublieuse
 Laissa tomber roses, lilas, mugnets.
 Mais nul ne vit la simple marguerite,
 Du ciel promise aux paisibles amours :
 Sous le gazon, la fleur blanche et petite
 Demeura simple, et simple pour toujours.

Passe un bel ange, à l'œil plein de mystère,
 Au lieu d'exil gardien d'un noble cœur,
 Qui, méprisant tous les biens de la terre,
 Pour être heureux ne voulait qu'une fleur.
 L'ange cueillit la simple marguerite,
 La fiancée aux paisibles amours ;
 Et ce jour-là, la fleur blanche et petite
 D'un seul fut reine, et reine pour toujours.

Lizette.



VERS LE POLE

FRIDTJOF NANSEN

(*Suite et fin*)

IX

LE 20 novembre 1894, Nansen avait révélé ses nouveaux projets et exposé ses plans à ses compagnons. Après leur avoir brièvement rappelé la théorie fondamentale de l'expédition, à savoir, qu'un navire pris dans les glaces au nord de la Sibérie devrait forcément dériver à travers la mer Polaire et sortir par l'océan Atlantique en passant quelque part au nord de la terre François-Joseph, entre elle et le pôle ; après avoir constaté que jusqu'alors tout se passait selon ses prévisions et que, selon toute apparence, ils accompliraient la partie principale de leur tâche, l'explorateur ajouta : " Mais ne peut-on faire plus ? " et il développa le plan de sa nouvelle expédition. " Je crois, dit-il, que s'ils avaient été consultés, ils n'auraient présenté qu'une objection : c'est que tous ne pouvaient y prendre part ! "

Un seul devait accompagner leur chef et il avait fixé son choix sur le lieutenant de la réserve, Johansen, né en 1867, élève de l'école militaire après avoir passé par l'Université, " une belle nature au physique et au moral, un patineur de premier ordre, doué d'une force d'endurance exceptionnelle. "

Il accepta avec enthousiasme ce qu'il considérait comme une faveur et un honneur et commença les préparatifs avec empressement.

“ *Mardi 26 février 1895.* — Enfin, le grand jour est arrivé : nous allons partir, écrit Fridtjof Nansen. Ma tête a été pleine, nuit et jour, de ce qu'il y avait à faire, de ce qu'il ne fallait pas oublier. Oh ! cet effort mental incessant qui n'accorde pas une minute de répit au sentiment de responsabilité, pour laisser le champ libre aux pensées et aux rêves ! Les nerfs sont dans un état de tension depuis le moment du réveil jusqu'à ce que les yeux se ferment le soir. Je le connais bien cet état dont j'ai fait l'expérience chaque fois que je me suis vu sur le point de partir, la retraite étant coupée... jamais plus complètement, je crois, qu'aujourd'hui.”

“ ... Nous avons eu la dernière réunion, la réunion des adieux, mêlée de souvenirs et d'espérances. Je suis resté debout très tard pour envoyer mes souvenirs aux miens et tracer mes instructions au capitaine Sverdrup, commençant par ces mots : “ En quittant le *Fram* avec Johansen pour entreprendre un voyage vers le nord, s'il est possible jusqu'au pôle et de là au Spitzberg, très probablement par la terre François-Joseph, je vous laisse toute l'autorité dont j'étais revêtu et tous auront à vous obéir absolument, à vous ou à quiconque vous désigneriez pour devenir leur chef ; en toute confiance je vous laisse le *Fram*.”

Un accident à l'un des quatre traîneaux (les voyageurs emportaient en outre deux kayaks) retarda le départ jusqu'au 14 mars. Quelques-uns des compagnons de Nansen l'accompagnèrent jusqu'à une distance d'environ 8 milles. Du grand mât du *Fram*, la lumière électrique rayonnait au loin dans la nuit polaire ; des torches et des feux complétaient une brillante illumination.

On but “ le coup de l'étrier ” le soir, sous la tente. “ Ce furent des adieux gais certainement, dit le journal, mais

il est toujours dur de se séparer, même sous le 84e degré de latitude nord et plus d'un œil était humide. La dernière chose que me demanda Sverdrup, fut si je pensais qu'au retour, j'irais au pôle Sud ? Dans ce cas, il espérait que je l'attendrais."

Ce fut, en vérité, un long et rude combat que cette marche dans le désert par une température de 40 à 45 degrés. La glace devenait de plus en plus inégale et mauvaise ; les traîneaux, dont on avait réduit le nombre, versaient ; il fallait décharger, recharger, débrouiller sans cesse l'écheveau des rênes que les chiens mêlaient constamment, quand ils ne les cassaient pas ; porter souvent les traîneaux dans des endroits infranchissables pour les attelages ; prendre involontairement des bains glacés en tombant dans des fissures cachées sous la neige ; porter des vêtements métamorphosés en armure que la chaleur du corps, dans des sacs de fourrure, dégelait un peu durant la nuit, sous la tente ; lutter contre un tel besoin de sommeil le soir, qu'après avoir préparé le souper on avait peine à le manger, la main restant en route avec la cuiller ou la fourchette, et les yeux se fermant, tandis que la nourriture tombait n'importe où ; avoir le courage de prendre des notes scientifiques, d'observer, d'écrire son journal ; de raccommoder effets, sacs à provisions, harnais, etc. ; de s'occuper de cent détails dont chacun avait son importance, et cela avec des mains en partie gelées, écorchées. Nansen eut un poignet blessé presque jusqu'à l'os par le frottement de sa manche gelée et la cicatrice n'a jamais disparu.

Une des plus pénibles choses était l'obligation de maltraiter les pauvres chiens, d'user leurs forces jusqu'au bout et de mettre ensuite fin à leur misère par un coup de couteau : pauvres bêtes fidèles et dévouées qu'on aimait ! "C'est le triste effet des expéditions de cette nature, dit l'explorateur, d'anéantir systématiquement les meilleurs

sentiments et de ne laisser subsister que le plus dur égoïsme.

“ Quand je pense à ces splendides animaux qui peinaient pour nous, sans un murmure, aussi longtemps qu'ils pouvaient faire mouvoir un muscle, j'ai des moments de remords.”

“ 3 avril 1895. — La glace devient de plus en plus mauvaise. Je commence à me demander s'il est sage de nous obstiner à marcher vers le nord. Il devient trop évident que la glace dérive vers le sud et que son humeur capricieuse est notre pire ennemie. Nous devrions atteindre au moins le 87^e degré, mais le pourrions-nous ?

“ 8 avril. — Plus rien qu'un chaos de blocs de glace. J'ai résolu de changer de route et de nous diriger vers le cap Flygely. Nous sommes à 86° 13' 6" N., longitude environ 95° E. (Jamais on n'était allé si loin.) Nous célébrons l'événement par un festin !

“ 9 avril. — Premier pas vers la patrie ! La glace devient meilleure.

“ 17 avril. — 80 milles vers le but ! nous sommes descendus à peu près dans la région où le *Fram* dérive. Le temps est magnifique, le soleil splendide, le froid diminue ; de nouveau, on peut jouir de la vie et rêver de l'heureux avenir, du *home*. *Home ! !*

“ 26 avril. — Traces de renards ; d'où viennent-ils ?

“ 29 avril. — Tout à coup, une étendue d'eau, des vagues étincelant au soleil !”

Ces cris de joie deviennent de plus en plus rares pendant les cinq mois de vie errante qui suivent. Plus on avance avec les héroïques pèlerins, plus on est stupéfait de ce que l'homme peut supporter quand l'âme soutient le corps. De jour en jour, la glace devenait de plus en plus inégale et chaotique, le réseau des fissures, plus compliqué, l'obligation de porter les traîneaux pour franchir les crêtes de glaces flottantes, plus fréquente et plus labo-

rieuse. L'échine semblait parfois devoir se briser ; les poumons s'épuisaient à exciter les pauvres chiens insuffisamment nourris et sacrifiés successivement ; ceux qui survivaient ne se résignaient qu'à la dernière extrémité à se nourrir de leurs camarades. Ils sont si intelligents, si dévoués, si *humains*, ces courageux animaux, que, même en présence des épreuves inouïes de leurs maîtres, ce lugubre refrain : " Aujourd'hui tué tel chien," est un des détails poignants du voyage. Quand le jour arrive où il faut se séparer des deux derniers devenus des amis, dont on connaît, grâce aux photographies, le regard triste et résigné, le cœur se serre ; on comprend que ces hommes si énergiques hésitent, reculent et se chargent enfin réciproquement de donner chacun le coup mortel à l'ami de l'autre.

Le 30 mai, la situation était si menaçante que les explorateurs se demandaient s'ils ne seraient pas forcés de s'arrêter et d'attendre la saison de la débâcle des glaces. Mais auraient-ils assez de provisions pour cela ? Le 11 juin, pour la première fois, on pesa les rations ; les sept chiens qui restaient alors dévoraient, quand on ne les surveillait pas de très près, le cuir, la toile des harnais et jusqu'au bois des patins ! Le 8, on pesa le pain, il en restait 43 livres ; cela suffirait pour trente-cinq ou quarante jours ; ensuite, on mangerait ce que les dieux enverraient !

" 11 juin. — Notre vie est aussi monotone qu'on peut l'imaginer. — Ni terre ni eau libre en vue. — Nous ne savons pas où nous sommes et nous ignorons quand ceci finira... C'est dur d'avancer au milieu de ce chaos où l'on croirait voir une houle subitement congelée.

" Par moments, il semble impossible que des êtres privés d'ailes puissent avancer ; mais, en dépit de tout, on finit par se frayer un chemin et l'éternel espoir renaît ! "

De mal en pis. — Il faut nous consoler en nous rappelant le vieil adage : “ La nuit est plus profonde que jamais avant l'aurore.”

Par prudence, on avait supprimé un repas, car on se trouvait dans une région où toute proie manquait, excepté quelques goélands qui volaient trop haut. Mais l'estomac n'entre pas dans ces sortes de considérations et le jour vint où l'on mangea de bon appétit une espèce de bouillie faite avec le sang d'un chien ! Enfin, le 22 juin, on tua un phoque, et la vie reprenait une teinte presque rose.

Les jours passaient tous semblables dans l'attente de la fonte des neiges et dans les préparatifs, surtout sur les kayaks, pour reprendre la navigation dès que faire se pourrait.

“ 29 juin. — Nous essayons de faire passer le temps en parlant des joies délicieuses du retour, du bonheur de vivre alors. Parfois aussi nous nous entretenons des mesures à prendre si nous sommes obligés d'hiverner au Spitzberg ou même en quelque endroit sur terre, en ces parages... Mais non, il est impossible que nous en venions là ! ”

Ce fut pourtant ce qui arriva !

Les ours avaient reparu ; les armes étaient en bon état, les munitions encore abondantes ; il n'y avait plus à redouter la famine ni le manque de chauffage ou de luminaire. Un des rares avantages de ces terribles climats, c'est que la viande et toutes les provisions s'y conservent indéfiniment.

Nos deux civilisés vivaient maintenant en sauvages, comme les Esquimaux chez lesquels Nansen avait séjourné au Groënland.

Le 25 juillet, ils abandonnaient “ le camp du Désir ” et se remettaient en route. Mais que de sacrifices ! Le cœur saigne quand on les voit laisser sur la glace

déserte tant d'objets précieux et qui semblent même de première nécessité : tente, sacs de fourrure pour dormir (leur plus chère ressource contre le froid et la fatigue), bois, médicaments, provisions de viande, peaux d'ours, etc., etc. Mais il faut à tout prix alléger les kayaks déjà chargés des traîneaux. Les conséquences se font bientôt sentir. Nansen, saisi de lumbago, se traîne avec la plus grande difficulté, souffrant horriblement, trempé de pluie et attelé à un traîneau ! Son compagnon lui prodigue les soins les plus touchants et le mal cède au bout de quelques jours.

A la monotonie succédaient les émotions trop souvent renouvelées : un jour, c'était Johansen renversé par un ours énorme et criant tranquillement à son compagnon : Dépêchez-vous, si vous voulez arriver à temps !

Une autre fois, c'était Nansen se jetant à la nage dans l'eau glaciale pour sauver un des kayaks qui, ayant glissé, s'en allait à la dérive. Comment s'étonner que, quelque temps après, l'intrépide nageur fût momentanément paralysé par un rhumatisme aigu ?

Malgré les effroyables obstacles, on avançait, on arrivait enfin le 6 août en vue de cette terre " qui avait si longtemps hanté leurs rêves et maintenant leur semblait être celle des fées. Blanche comme la banquise, voûtée au-dessus de l'horizon comme les lointains nuages qu'on craint de voir disparaître à tout instant."

Les kayaks voguaient pour la première fois depuis deux ans, sur une étendue d'eau libre ; on découvrait des îles inconnues auxquelles on attachait les noms bien-aimés d'Eva et de Liv ; on luttait contre brouillards et morses et le 6 août 1895, jour mémorable ! on avait sous les pieds de la terre, devant soi de la mousse et des fleurs ! De vraies fleurs ! De beaux coquelicots ! Quel rêve ! " Je suis heureux comme un enfant," écrivait Nansen.

Hélas ! quelques jours après, le 24 août, il se voyait

forcé d'ajouter : " Les vicissitudes de cette vie ne finiront jamais ! La dernière fois que j'ai écrit, j'étais plein d'espoir et de courage et maintenant nous voici arrêtés par le mauvais temps, la glace en débâcle empilée dans toutes les directions. Le courage est toujours là, mais l'espoir de rentrer bientôt au foyer est depuis longtemps abandonné ; devant nous, il n'y a que la certitude d'un long et sombre hiver en ces parages..."

Le journal ne reprend que le 6 décembre. Les Robinsons des glaces s'étaient construit une hutte 3 pieds sous terre, 3 pieds au-dessus ; Nansen pouvait s'y tenir à peu près debout ; une longue pièce de bois, apportée de Sibérie par le flot, servit de support central pour le toit formé de peaux de morses séchées, tendues sur les côtés au moyen de pierres et recouvertes de neige ; les murailles étaient faites de pierres, de mousse et de terre vite congelée ; tout cela fut construit au moyen d'un fragment de fer pris à un traîneau, d'une bêche, de quelques bâtons et des mains des deux ouvriers. Un foyer très primitif, surmonté d'une cheminée de glace et de neige qu'il fallut, comme bien on pense, réparer plus d'une fois, une petite plateforme pour dormir, les ustensiles nécessaires pour l'éclairage et la cuisine élémentaire, composèrent l'installation dont les patients explorateurs furent, en somme, assez fiers ! Dans ce coin ignoré de la terre François-Joseph, ils vécurent jusqu'au 19 mai 1896 ; chassant, travaillant, supportant avec un courage héroïque la longue nuit polaire, le froid, l'isolement, espérant et rêvant ! Leur plus pénible privation fut l'absence de livres ; le souvenir de la bibliothèque du *Fram* les hantait. Les visions de l'avenir se présentaient radieuses. " Pourquoi se plaindre quand on pouvait faire revivre toute beauté par l'imagination en attendant l'été?... A la lumière de la lampe, elle coud pendant la soirée d'hiver. Près d'elle se tient une petite fillette aux yeux bleus, aux cheveux d'or,

jouant avec une poupée. *Elle* regarde tendrement l'enfant et lui caresse les cheveux, mais ses yeux se remplissent et les grosses larmes tombent sur son ouvrage... Johansen sourit dans son sommeil ! Pauvre garçon, il doit rêver qu'il est dans sa maison, à Noël, avec ceux qu'il aime... Dors, dors et rêve, tandis que l'hiver s'écoule, car ensuite viendra le printemps, le printemps de la vie ! ”

“ 24 décembre. — Jamais nous n'avons passé une telle nuit de Noël... *Chez nous* les cloches sonnent ; je les entends à travers les airs. Que leur son est beau !... On allume l'arbre de Noël ; les enfants dansent joyeux à l'entour. Je donnerai une fête d'enfants à mon retour ! Il y a de quoi tomber malade d'impatience ! Attendons, attendons l'été. Oh ! que la route des étoiles est longue et difficile ! ”

Ainsi rêvait l'exilé volontaire et sans cesse il s'entretenait avec son compagnon, de la patrie, des absents, des mille joies à venir, de l'incertitude du présent, de la marche probable du *Fram*. Arriverait-il avant eux ? ils espéraient que non ; les êtres chers seraient trop inquiets ; tout le monde les croirait morts.

Quelles délices de retrouver les habitudes civilisées, de quitter ces horribles haillons, dont on pouvait extraire assez de graisse pour en alimenter le foyer, de se sentir dans des vêtements propres, d'être propre soi-même ! Oh ! le savon ! quelle admirable invention ! Oh ! un bain turc ! quelle volupté suprême ! Pour le moment ils étaient si noirs que le blanc de leurs yeux et de leurs dents leur semblait diabolique ; cheveux et barbe croissaient à leur gré. C'étaient d'ailleurs de si bons sauvages, qu'ils ne se procuraient même pas la distraction d'une querelle !

“ — Oh ! non jamais, répondit Johansen interrogé, un jour, à ce sujet ; seulement, si mon sommeil devenait un peu bruyant, Nansen m'allongeait un amical coup de pied dans le dos !

“ — Oui, je l'avoue, répliquait Nansen, mais il se retournait et dormait de plus belle !

“ Tout finit, disait philosophiquement l'illustre explorateur. ” Le printemps était revenu. Le 19 mai, les deux compagnons abandonnaient leur tanière et se dirigeaient vers le sud. Ils n'étaient pas encore au bout de leurs peines ; le temps fut d'abord détestable, la glace traîtresse ; Nansen faillit se noyer dans une fissure. Le 12 juin, ils pensèrent perdre leurs kayaks, dont les amarres s'étaient rompues ; ils emportaient toutes leurs ressources. Nansen se jeta résolument dans l'eau glacée (Johansen ne savait pas nager) ; aller au fond paralysé par le froid ou revenir sans les kayaks, l'un vaudrait l'autre. Ce fut une lutte horrible ; l'insensibilité gagnait graduellement toutes les parties du corps ; à grand'peine le nageur put saisir un patin qui dépassait le bord d'une embarcation, soulever une jambe et tomber enfin dans le bateau. Il ne sentait plus rien, mais il réussit à saisir les rames et, chose inouïe, quelques instants après, prendre son fusil et tuer deux pingouins pour le souper ! L'infortuné Johansen, qui passait, a-t-il dit, les plus affreux moments de sa vie, crut que son ami était devenu fou ! Ce terrible bain n'eut pas d'effets néfastes sur ce corps robuste. Quelques jours après, autre émotion, combat prolongé contre un morse qui fut sur le point de faire chavirer un kayak et de souper du rameur. Ce fut la dernière aventure.

“ 23 juin 1896. — Suis-je endormi ? Est-ce un rêve ou une réalité ? ”

Le 17, Nansen, monté sur un bloc de glace pour examiner le terrain, avait cru, tout à coup, entendre un aboiement. Il appela le lieutenant Johansen. On écouta, on douta, on entendit de nouveau, bref, on découvrit des traces canines. Serait-ce l'expédition anglaise envoyée à la terre François-Joseph sous la direction de M. Jackson ? Alors on avait donc hiverné sur un coin inexploré de

cette terre ? Il n'y avait pas à hésiter. Johansen resta pour veiller sur les kayaks et leur précieuse cargaison. Nansen partit sur ses patins avec sa lorgnette et son fusil. Tout à coup, l'appel d'une voix humaine ! La première depuis trois ans ! Comme le cœur lui battait ! Comme le sang se précipitait à son cerveau ! De toute la force de ses poumons il répondit. Un second appel, un point noir, c'était un chien ; un autre, c'était un homme ! Ils se rapprochèrent vivement, soulevèrent leurs chapeaux très différents ! L'homme parla au chien *en anglais* ; en avançant Nansen reconnut M. Jackson qu'il avait rencontré autrefois. Nouveau coup de chapeau, les mains se tendent (l'une propre, l'autre...) et un cordial *How do you do ?* (comment vous portez-vous ?) est échangé. Absolument comme Stanley retrouvant Livingstone au fond du désert africain ! Imaginez deux Tartarins, ou simplement deux Parisiens, se rencontrant en pareille circonstance !

Et tout cela n'est que le masque de l'enthousiasme et de la passion ; mais il faut sauvegarder la dignité humaine ! Quel contraste ! D'un côté, l'Anglais bien mis, soigné, rasé de frais ; de l'autre, un sauvage noir de suie et d'huile, en haillons, cheveux en désordre, barbe inculte. Comment discerner, en ce nègre déguenillé, le beau blond Norvégien ? Nansen se croyait reconnu. Subitement M. Jackson s'arrête et dit vivement :

—Seriez-vous Nansen ?

—Mais oui !

—Par Jupiter ! je suis encore plus content de vous voir.

Emmener le voyageur à sa " station," le présenter à ses amis, envoyer chercher Johansen et son précieux bagage, combler les deux compagnons des attentions les plus hospitalières, M. Jackson s'acquitta de tout cela aussi gracieusement que possible. Mais quelle émotion pour notre héros lorsqu'il lui remit des lettres de Norvège, de son *home* !

Elles n'avaient que deux ans de date !

Certes, en dehors des joies du cœur, la plus profonde satisfaction des deux amis leur fut procurée par l'eau chaude et le savon !

Revenus à leur état naturel (après plusieurs bains), vêtus d'habits civilisés, ils ne se reconnurent pas !...

.

X

Le sloop anglais *Windward*, qui devait emmener Nansen et Johansen, n'arriva que le 26 juillet ; il apportait de bonnes et récentes nouvelles de Mme Nansen, mais on n'en avait pas du *Fram*.

Le 7 août, on reprit la mer. Le 13, on aperçut la terre, c'était la Norvège ! *Nansen eut peur !*

Quel retour ! Dès Vardo, le premier port où on relâcha, et d'où l'explorateur put envoyer des télégrammes à sa femme, au roi de Suède et au premier ministre de Norvège (avec une centaine d'autres), l'ovation commença.

Ce fut du délire, car, lui dit naïvement le vieux pilote d'abord pétrifié, " il y avait longtemps qu'on l'avait enterré." Par une singulière coïncidence, à Vardo se trouvait le professeur Mohn, dont l'article dans une revue avait donné à Nansen l'idée de son expédition. Il pleura de joie en revoyant le jeune explorateur. Quand celui-ci sortit pour aller renouveler sa garde-robe, il trouva la ville pavoisée, les rues envahies, le bureau du télégraphe affolé. Au port de Hammerfest, le plus septentrional de la Norvège, même délire ; la ville et les collines en fête, une pluie de fleurs et, nouveau hasard aimable, dans le port, avait relâché le yacht *Ontaria*, appartenant à sir George Baden Powell, le dernier des amis anglais qui eût serré la main de Nansen à son départ d'Angleterre. Il mit son beau yacht à la disposition du jeune triomphateur, qui accepta son hospitalité.

“ Le soir, nous dit-il sans plus, *ma femme arriva.*” Il est des émotions trop sacrées pour que le public soit admis à les partager, mais vraiment M. Nansen a poussé la réserve trop loin en ne nous donnant pas de nouvelles de “ petite Liv aux yeux bleus et aux cheveux d’or ! ”

Le vieux pilote avait dit vrai autrefois. “ La population entière était prête à acclamer cet enfant de sa patrie dont la gloire rejaillissait sur elle.”

“ Il semblait, dit-il, que notre mère Norvège fût fière de nous, qu’elle nous pressât tendrement, chaleureusement sur sa poitrine et nous remerciât de ce que nous avions fait.

“ Et après tout, qu’avions-nous fait ? Notre simple devoir en accomplissant la tâche que nous avons entreprise. C’était nous qui devons la remercier de nous avoir permis de naviguer sous ses couleurs.”

Mais le *Fram*, où était-il ? Plus le chef de l’expédition réfléchissait, plus il se convainquit que le navire devait être là, s’il ne lui était rien arrivé de fâcheux.

“ Le 20 août, sir George vint de très bonne heure frapper à sa porte. Un homme le demandait. “ Mais je ne suis pas habillé. — N’importe, il paraît que c’est pressé.” Il se vêtit à la hâte et se trouva en face d’un monsieur qui se présenta comme le directeur du télégraphe ; il avait désiré lui apporter lui-même la dépêche qui venait d’arriver. Nansen l’ouvrit en tremblant et lut :

“ *Fram* arrivé en bon état. Tous bien portants à bord. Je pars pour Tromsøe.

“ OTTO SVERDRUP.”

La coupe de joie était pleine ! Nansen étouffait. Il ne put dire que ces mots : “ Le *Fram* est arrivé ! ” Puis il se précipita chez sa femme. Johansen, sir George, tout le monde était fou et répétait : Le *Fram* est arrivé !

Le lendemain, on le rejoignit à Tromsøe.

“ Je n’essayerai pas de décrire notre rencontre avec nos amis, dit Nansen. Je ne crois pas qu’aucun de nous comprît rien bien clairement, si ce n’est que nous étions de nouveau tous ensemble, que nous étions en Norvège, et que l’expédition avait rempli sa tâche ! ”

Un rapport très intéressant du capitaine Sverdrup fait suite au récit de Nansen et nous montre le brave équipage du *Fram* continuant, achevant avec la même ardeur courageuse, la même bonne intelligence, l’œuvre difficile que lui a confiée son chef, et triomphant enfin de sa prison de glace le jour même où Nansen arrivait à Vardo. Avec la même générosité d’âme qui, du premier jusqu’au dernier jour, lui a fait mettre en relief les mérites respectifs de tous ses compagnons, le chef de l’expédition a rendu un hommage éclatant d’estime et de reconnaissance au commandant sur qui il s’était momentanément déchargé de ses lourdes responsabilités.

Depuis son retour, le célèbre explorateur a dépensé son infatigable activité de deux manières : dans des séries de conférences (1) et dans le récit de son expédition arctique.

Il l’a fait surtout au point de vue pittoresque, ne spécifiant que les plus importants des résultats et des études scientifiques. “ Ils sont si variés, si volumineux, qu’ils exigent, dit-il, un travail spécial et une publication séparée. ” On aurait pu craindre que son récit, fort long, ne fût un peu monotone, étant donnée la nature des lieux où il se déroule. Loin de là, il est aussi vivant et palpitant que possible. La vie surabondante qui bouillonne chez le conteur, communique à sa pensée et à son style une animation infatigable. Richement doué de qualités d’esprit qui se rencontrent rarement dans la même nature : la clairvoyance de l’homme de science et l’imagination du poète, l’audace et la raison, la douceur et l’intrépidité ; aussi capable du long et patient travail de cabinet

(1) Dont une à Montréal, le 11 novembre dernier, (NOTÉ DE LA DIRECTION).

que passionné pour l'action, à la fois pionnier de la civilisation et, par son éducation, enfant de la nature qu'il adore, il inspire à ses lecteurs une si vive sympathie, qu'il les entraîne avec lui où il veut et aussi longtemps qu'il lui plaît. Conteur et peintre de ce qu'il fait et de ce qu'il voit, il donne à tout un charme, une originalité, un mouvement, une variété extraordinaires. Ses nombreux duels avec les ours, morses et autres monstres se succèdent sans jamais être pareils ; ses descriptions, ses rêves, sont de purs poèmes en prose ; tantôt sa gaieté vous emporte, tantôt une pensée, un souvenir, une espérance vous mouille les yeux et tout coule de source avec un parfait naturel. On dit que, dans ses conférences, M. Nansen est un admirable vulgarisateur de la science ; nous le croyons sans peine. Dans ses livres, il a révélé un écrivain de race. Bien des fées l'ont doué ! Le monde fête sa jeune gloire que rien jusqu'à ce jour n'a ternie ; le monde a raison ; de tels hommes affermissent la foi et relèvent l'espoir en la beauté morale.

Marie Dronart.



L'HOTE DU PECHEUR

DE CHATEAUGUAY.

PIERRE Morin était un de ces pêcheurs de Châteauguay dont les cabanes bordent la rivière vis-à-vis l'île des Sœurs. Pendant toute la semaine il avait pris beaucoup de poisson, et sa barque bien remplie, il était parti, la veille, pour Montréal.

Jeannette sa femme avait, pendant la journée, nettoyé et raccommodé ses filets. Vers cinq heures, après avoir mis la soupe au feu, elle sortit pour voir arriver le bateau. Bientôt, en effet, il fut au quai ; les barques des pêcheurs furent lancées à l'eau, mais celle de Pierre n'y était pas.

Désappointée, Jeannette rentra dans la maison solitaire. Le chat du logis semblait partager son ennui ; il errait dans la chambre et miaulait doucement. On n'entendait, du reste, d'autre bruit que le tic tac de l'horloge de bois, les faibles murmures de l'eau bouillante et le pétilllement du feu, et, au dehors, le léger souffle de la brise, qui se jouait dans les feuilles d'un tremble qui croissait près de la porte. — Autrefois, se disait Jeannette, mon petit Paul me tenait compagnie quand j'attendais son père. Il jouait près de moi, et le temps ne me durait pas. Cher petit enfant, il aurait quinze ans, s'il eût vécu ! Ce serait déjà un fier pêcheur. Oh ! quelle triste chose de l'avoir perdu ! L'innocent est au ciel, je le sais, mais nous vieillirons seuls. Que de fois pourtant, mon Dieu, je vous demandai d'autres enfants !

Et la pauvre mère sentait les larmes monter à ses yeux, lorsqu'un pas bien connu se fit entendre, montant

de la grève ; la porte s'ouvrit, et Pierre entra, le visage animé de belles couleurs que donne le grand air et le violent exercice de la rame. Il portait un panier qui aurait dû être vide, mais paraissait assez lourd, et que recouvrait un morceau de toile cirée.

—Te voilà donc enfin? dit Jeannette. Je commençais à bien m'ennuyer. Mais que rapportes-tu là ? est-ce que tu n'as pas vendu tout ton poisson ?

—Si fait, et fort bien ; réjouis-toi, dit Pierre en l'embrassant. Ce que je rapporte n'est pas à vendre ni à manger, c'est un petit hôte que le bon Dieu nous envoie pour quelques jours. Allons, réveille-toi, mon petit ami, nous sommes arrivés.

Il enleva la toile, et Jeannette, tout étonnée, vit

sortir du panier la tête et les épaules d'un gros enfant de deux ans, fort et bien portant, mais le visage tout humide de larmes, et l'air moitié endormi, moitié effrayé. La bonne Jeannette lui tendit les mains :

—N'aie pas peur, petit, dit-elle : veux-tu de la bonne soupe, une beurrée ou un gâteau ?

—Oh ! il n'a pas faim, j'en répons, dit Pierre : il est seulement un peu effarouché ;

pense donc ! le pauvre petit a été promené dans tout le village de Lachine depuis vingt-quatre heures. Il s'échappait toujours et revenait chez lui. Les uns le brusquaient, les autres le caressaient, mais lui, toujours, il demandait sa mère. Je l'ai apprivoisé avec des gâteaux.

—Et sa mère, où est-elle donc ?

—On la portait au cimetière. quand j'ai passé, dit



Pierre ; c'était la veuve de Mathias Vincent, tu sais bien, ce voyageur qui s'est noyé l'année dernière sur cette *cage* qui s'est brisée dans les rapides, le jour de la grande tempête. La pauvre créature ne s'est pas consolée ; elle est morte de chagrin. Les voisines ont pris l'enfant, mais elles sont toutes pauvres, chargées de famille. On va écrire aux cousins de son père, qui sont à *Bytown*, je crois ; en attendant, j'ai promis de soigner ce pauvre bambin.

—Tu as bien fait, mon Pierre. Mais, si nous mangions la soupe ? Tu dois avoir bon appétit ?

Tout en parlant, Jeannette avait mis l'enfant à terre, et lui avait donné une pomme rouge pour s'amuser. Le petit garçon la faisait rouler sur le plancher : le chat fit de même, et bientôt une partie s'engagea entre eux, si bien que l'orphelin ne tarda pas à rire aux éclats et à poursuivre minon dans tous les coins de la chambre.

—Le voilà tout consolé, dit Pierre : c'est un bel enfant. Regarde donc, Jeannette, comme il est solide sur ses petits jarrets. Son père était un brave homme. On pourra essayer de placer l'enfant chez les sœurs Grises.

—Plus tard, je ne dis pas, fit Jeannette, mais il est si petit ! Enfin, la Providence y pourvoira ; pour le moment, je répons de lui. Comment s'appelle-t-il ?

—J'ai oublié de demander son nom de baptême.

—Il le sait sans doute.

Elle le lui demanda : l'enfant balbutia : " Je suis le petit chéri à maman," et se rappelant sa mère, il se mit à pleurer et à la demander à grands cris.

Ennuyé de ce bruit, Pierre se hâta de finir sa soupe, but un coup de genièvre, et, emportant un morceau de pain et de lard fumé, partit pour la pêche.

Jeannette, afin d'apaiser l'enfant, ouvrit une armoire, et prit dans une vieille boîte, qu'elle n'avait pas ouverte depuis bien des années, un petit moulin peint en rouge, autrefois jouet favori de son enfant à elle.

Elle le fit tourner : émerveillé, Chéri cessa de pleurer, et la soirée s'acheva paisiblement.

Jeannette descendit de son grenier un objet grand et lourd, enveloppé dans une toile à voile ! C'était le berceau où elle avait vu mourir son fils. Tout en découvrant la toile, et en essuyant la poussière qui le couvrait, les larmes de la pauvre mère coulaient comme au premier jour :—Seigneur Jésus, dit-elle en son cœur, ô vous qui avez dit : Ce que vous ferez au plus petit d'entre vous sera considéré comme



fait à moi-même, acceptez ce berceau que je vous offre en la personne d'un orphelin, bénissez-nous pour l'amour de lui.

Elle déshabilla Chéri près du feu, après lui avoir fait prendre une tasse de lait, et le coucha dans le petit lit garni de coussins de plume, de draps bien blancs et d'une couverture

qu'elle avait filée et tricotée elle-même. Elle ne dormit guère, cette nuit-là : pourtant tout était calme et Pierre rentra avant minuit, après avoir fait bonne pêche ; mais elle croyait toujours que Chéri s'éveillerait en pleurant.

Il dormit, au contraire, très paisiblement et lorsque le soleil levant perça d'une flèche d'or d'atmosphère enfumée de la cabane du pêcheur, Jeannette qui s'était penchée sur le berceau vit l'enfant ouvrir ses grands yeux bleus, étirer ses petits bras, sourire, et la regardant, murmurer ce mot : maman !

Pierre dormait : Jeannette se leva sans bruit, et prenant le petit garçon, l'embrassa tout émue.

Elle avait retrouvé un fils, l'orphelin une mère.

Et ils ne se quittèrent plus jamais.

L. Martin.

LES BARBARES DU XIX^e SIECLE

(Suite)

X

LES OTAGES ET LES SUSPECTS.

IL convient maintenant d'entretenir le lecteur d'une des plus graves atteintes au droit des gens que les Allemands aient commises, en s'emparant dans la population civile de citoyens inoffensifs pour en faire des otages.

Quand une commune ne pouvait payer la rançon demandée, qu'une résistance, si légère fût-elle, se produisait dans un village, les Allemands s'emparaient comme otages d'un certain nombre d'habitants, qu'ils déportaient ensuite en Allemagne, la plupart du temps.

Souvent même ils procédaient à des arrestations de cette nature, uniquement pour prévenir un péril à naître, par exemple une agression possible dirigée contre leurs convois de vivres ou de munitions.

Alors, ils plaçaient les malheureux prisonniers sur la locomotive qui transportait leurs approvisionnements, tout prêts à leur brûler la cervelle au moindre accident suspect.

Les otages étaient généralement choisis parmi les citoyens les plus notables du pays, parmi les membres des municipalités, les fonctionnaires, les prêtres, les riches.

Quelquefois cependant, on les prenait au hasard dans la population, de telle sorte qu'au milieu d'eux se trouvaient aussi bien des vieillards que de tout jeunes gens.

Plus la guerre se prolongeait, plus les Allemands devenaient féroces à l'égard des populations envahies sur lesquelles ils faisaient retomber leur colère. Lâchement ils se vengeaient sur elles de la continuation de la campagne et de la vaillance de nos troupes.

On compte par centaines, surtout dans les environs de Paris et le centre de la France, les localités où de paisibles citoyens furent arrachés à leurs foyers, abominablement maltraités, et déportés en Allemagne.

On n'a donc que l'embarras du choix pour relever les odieuses infractions au droit des gens commises par les Prussiens à l'occasion des otages.

Contentons-nous de citer au hasard quelques faits particuliers qui feront mieux ressortir que des généralités, les odieux agissements d'un ennemi sans scrupules et sans conscience.

Dans son *Journal de l'Invasion*, M. le substitut Montarlot nous a déjà appris que le lendemain du jour où Châteaudun fut pris et brûlé, l'ennemi s'était emparé au hasard dans la ville d'une centaine d'hommes de tout âge et de toute condition. Nous savons déjà que ces malheureux furent accablés de mauvais traitements, parqués dans une fondrière, conduits à marche forcée à Orléans et de là à Colberg, en Poméranie.

M. Isambert, député d'Eure-et-Loire, dans son livre *la Défense de Châteaudun*, complète le récit de M. Montarlot, en signalant un acte de barbarie inouïe dont fut victime l'un de ces malheureux otages.

L'honorable écrivain a puisé ses renseignements dans une lettre officielle adressée par le maire de Toury à celui de Châteaudun, et d'où il résulte ce qui suit.

L'otage en question était un nommé Renoult, jardinier, au Brou, marié, père de famille, et jouissant dans le pays de la considération générale.

Les Prussiens lui avaient attaché les mains derrière le

dos et le poussaient à coups de crosse dans les rues de Toury, quand, à un certain moment, il repoussa de l'épaule un de ses bourreaux.

Citons maintenant textuellement la lettre du maire de Toury, reproduite par M. Isambert.

“ Aussitôt, dit le maire, le soldat crie, vocifère, et assène des coups de crosse sur la tête de Renoult. Un officier qui se trouvait là, saisit un sabre et lui fendit à moitié le crâne.

“ On emmène Renoult chez le commandant de place qui le condamne à mort, et ce pauvre innocent est traîné, étroitement garrotté, la figure tuméfiée et la tête ensanglantée, à 500 mètres du bourg où un peloton de soldats prussiens *le passa par les armes, après avoir eu la barbarie de lui couper le nez et les oreilles et de lui crever les yeux.*”

N'est-ce pas épouvantable et tout à fait digne des Peaux-Rouges, qui, eux du moins, ont pour excuse d'être, par leur naissance, des sauvages et des païens!

M. l'abbé Garreau, dans son livre intitulé *les 40 otages de Beaune-la-Rolande*, donne également des détails émouvants sur le traitement infligé par les Allemands aux prisonniers faits à Lorcy dans la population civile, et parmi lesquels il se trouvait.

On remarque en même temps, dans ce récit, quelques détails typiques sur le caractère allemand.

Accablés d'avanies et de coups, les malheureux otages pris à Lorcy le 26 novembre, dit en substance M. l'abbé Garreau, furent amenés dans la soirée à Beaune-la-Rolande, où se trouvait le général en chef du corps d'armée, qui les fit longtemps attendre, par une pluie battante, à la porte de l'hôtel où il prenait son repas.

Enfin, il daigna s'occuper des prisonniers, et ordonna qu'on les enfermât dans les cryptes de l'église, où se trouvaient déjà d'autres otages, et où ils passèrent 24 heures en butte à toutes sortes de mauvais traitements.

Dans la journée du 17 novembre, se produisit un curieux incident qui démontre à quel point les Allemands, insolents et féroces envers les faibles, deviennent plats et abjects à l'égard de ceux qu'ils jugent plus forts qu'eux.

A une certaine heure de ce jour, les Français ayant été sur le point de s'emparer de Beaune, on vit l'officier préposé à la garde des otages, offrir le plus écoeurant spectacle. Lui, si arrogant, si brutal, si féroce quelques instants auparavant, se fit humble, lâchement obséquieux à l'égard de ses victimes, et ne rougit pas de se recommander à leur bienveillance.

“ Il nous annonçait à nous-mêmes notre prochaine délivrance, dit textuellement M. l'abbé Garreau, et reniait son titre de Prussien. Il présentait sa carte à l'un des otages, le sous-préfet de Montargis, M. Charbonnier, et se recommandait à sa haute protection.”

A peine ce triste personnage eut-il appris l'insuccès de nos troupes, que non seulement il redevint arrogant, mais encore qu'il redoubla de brutalité à l'égard des otages, se vengeant ainsi sur eux de la piteuse attitude qu'il avait eue.

Enfin on finit, dans la soirée du 27, par faire sortir les prisonniers de la crypte de l'église ; on leur fit parcourir rapidement plusieurs kilomètres en les frappant tout le long de la route à coups de crosse de fusil et de plat de sabre, et on les amena devant un général chargé de se prononcer définitivement sur leur sort.

Aussitôt, ce répugnant personnage les couvrit d'injures et les menaça de les faire fusiller. Ces injures et ces menaces ayant provoqué quelques courageuses protestations, l'immonde Prussien galonné lança son cheval sur les malheureux captifs, et ses officiers imitèrent son exemple.

“ Ils tombèrent sur nous, dit l'abbé Garreau, à coups de sabre, nous renversant et nous foulant sous les pieds des chevaux. Les malheureux furent blessés, brisés de coups,

ensanglantés. Ils se relevèrent cependant, à l'exception d'un père de famille de trois enfants, le fils de M. Picard, adjoint au maire de Lorcy."

Tous ces otages furent déportés au fond de l'Allemagne, où ils subirent la plus dure captivité.

Un autre prêtre, M. l'abbé Cochard, raconte dans ses *Récits de l'Invasion dans l'Orléanais*, que le 11 octobre, à Bricy, quelques coups de feu ayant été tirés aux abords du bourg par des francs-tireurs, plus de cinquante habitants furent arrêtés et conduits à Orléans pour y être fusillés. Ils eussent infailliblement été passés par les armes, sans l'intervention de Mgr Dupanloup qui obtint du général Von der Tann qu'on leur fasse grâce de la vie. On se contenta de les déporter en Prusse.

M. Gustave Fautras, instituteur à Bricy, qui faisait partie du groupe d'otages arrêtés dans cette commune, va nous apprendre dans son livre *Cinq mois de captivité*, ce qu'il advint de ses compagnons et de lui sur le chemin de l'exil.

Odieusement brutalisés par leurs gardiens pendant tout le temps de la route, ils furent en outre en butte, sur le territoire allemand, aux basses insultes d'une vile populace qui ne cessait de les appeler "voleurs, bandits, assassins, pourceaux," et d'exciter les soldats de leur escorte à les maltraiter. Alors ces bourreaux redoublaient de violence et de mauvais traitements à l'égard de leurs victimes.

"A Francfort, dit M. Fautras, nous fûmes dotés des êtres les plus cruels et les plus inhumains qu'on puisse imaginer, cinq Poméraniens, dont un sergent et quatre soldats.

"Ils commencèrent par nous refouler à l'extrémité du wagon, gardant pour eux le milieu où ils disposèrent un banc sur lequel ils s'assirent, puis ils nous défendirent de parler et de nous approcher des fenêtres. Pas un instant

de repos, sans cesse bousculés, mis en joue, menacés du sabre, frappés de la crosse. On eût dit qu'une récompense était promise à ces gens, s'ils parvenaient à faire succomber le plus grand nombre de ces pères de famille....

“ Il ne se passait pas cinq minutes, sans que nos gardiens fissent circuler parmi eux une bouteille d'eau-de-vie qu'ils remplissaient aux différentes stations. Ils étaient constamment ivres.

“ Une nuit, nos compagnons d'infortune Jacques Pinot, de Bricy, et Eugène Gigou, d'Ingre, donnèrent des signes d'aliénation mentale. Ils appelaient leur femme, demandaient leurs bestiaux, réclamaient les clefs de leurs maisons.

“ L'un des Poméraniens frappa Gigou qui, sous l'empire de la fièvre, par une sorte d'instinct, mordit le soldat au doigt.

“ La rage de nos gardes fut telle qu'ils s'emparèrent des deux pauvres fous, leur enlevèrent leur casquette et leurs chaussures, puis leur ayant attaché les pieds l'un à l'autre et lié les mains sur le dos, ils les couchèrent sur la planche du wagon et les frappèrent à coups de crosse et de plat de sabre. Ils les piquèrent avec la pointe de leur baïonnette, les mirent en joue le canon sur la gorge.

“ Leurs compagnons fermaient les yeux et se bouchaient les oreilles, pour ne pas voir ce supplice et ne pas entendre ces cris déchirants.

“ Les Poméraniens me donnèrent l'ordre de m'approcher, et ce que je vis me transporta d'indignation.

“ On ne reconnaissait plus, en ces deux martyrs, de figure humaine. Ils étaient raides sur la planche. Leurs pieds et leurs mains étaient coupés par les cordes, leurs vêtements déchirés, souillés de sang et de fumier, leurs cheveux arrachés, leur visage appuyé sur le banc du wagon ne présentait plus qu'une immense plaie affreuse à voir. Une bave épaisse et sanguinolente s'échappait de leur bouche

et de leurs narines garnies du fumier attaché au sang des blessures. Et leurs bourreaux buvaient et chantaient le Freyschütz.”

Deux de ces infortunés otages âgés, l'un de 70, l'autre de 73 ans, moururent pendant la route à la suite des mauvais traitements qu'ils eurent à subir.

Quant aux autres, ils furent conduits à Stettin sur les bords de la Baltique, où 18 d'entre eux, dont 16 pères de famille, succombèrent bientôt.

C'est effectivement sur Stettin que furent dirigés la plupart des otages pris un peu partout en France. Le commandant de cette place de guerre était le général Vogel Von Falkestein, un homme féroce, ayant l'horreur des Français et s'ingéniant à leur rendre la vie aussi dure que possible.

“ Il fut rude pour les 30,000 soldats français confiés à sa garde, dit l'abbé Guers dans son livre *les Soldats français dans les prisons d'Allemagne*, mais il se montra surtout impitoyablement barbare pour les prisonniers civils amenés en grand nombre de toutes les parties de la France et spécialement du Loiret. Il les condamna aux travaux forcés.

Qu'on se figure un bataillon de paysans, la plupart des vieillards, exténués par les épreuves de la guerre, hâves des fatigues extrêmes du voyage, les uns à moitié vêtus, les autres sans souliers, forcés, une masse à la main, dans la boue, la neige, la glace, ou sous une pluie battante, de casser des pierres sous les murs de la ville, du matin au soir.

C'était leur misérable sort. Beaucoup y succombèrent, victimes lamentables des plus odieux traitements.

Parlons maintenant de ceux de nos compatriotes arrêtés comme suspects, c'est-à-dire comme simplement soupçonnés d'avoir communiqué aux autorités françaises des renseignements sur la marche des troupes allemandes.

Ils étaient, comme les otages, traités avec la dernière rigueur et déportés en Prusse.

Inutile d'ajouter que tout Français convaincu d'entretenir des intelligences avec nos nos officiers ou avec des fracs-tireurs, en un mot de remplir son devoir de bon citoyen, était impitoyablement passé par les armes.

Au nombre des suspects furent beaucoup de prêtres, terrible hommage rendu par l'ennemi au patriotisme éprouvé des membres de notre clergé national.

Voici un exemple des procédés auxquels les Prussiens, jaloux d'assouvir tout à la fois leur haine nationale et leur rancune religieuse, eurent recours à l'égard des prêtres français.

Le curé de Croissy près Paris, était l'abbé Pariset, un vieillard de 70 ans vénéré de tous les habitants du pays et qui demeurait au presbytère en compagnie de son frère, âgé lui-même de 73 ans, peintre de talent, au pinceau duquel on doit, notamment, les fresques remarquables qui ornent la chapelle du séminaire d'Ajain, dans la Creuse.

Comme toute la banlieue de Paris, le village de Croissy fut envahi dès le milieu de septembre par l'ennemi, et resta pendant de longs mois occupé par lui.

Or, dans le courant de novembre, une nuit vers onze heures, le presbytère fut violemment envahi par une troupe de soldats prussiens qui arrachèrent de leur lit ces deux malheureux vieillards, les obligèrent à se vêtir à la hâte, les poussèrent à coups de crosse dans la rue par une température exceptionnellement rigoureuse, les conduisirent à l'extrémité du bourg, et les jetèrent au fond d'un cachot.

En vain ces pauvres gens demandèrent-ils qu'on leur fit tout au moins connaître les motifs de leur arrestation, on ne leur répondit que par des grossièretés, des blasphèmes et des coups.

Ce ne fut que le lendemain qu'on leur apprit, à leur

grande stupéfaction, qu'ils étaient accusés d'entretenir des intelligences avec les avant-postes français.

Voici ce qui s'était passé.

Le commandant du détachement qui occupait Croissy, avait ordonné sous des peines sévères aux habitans de ce bourg d'éteindre toute lumière dans leurs demeures à partir de 9 heures du soir. Or, une nuit, des maraudeurs allemands s'introduisirent avec une lanterne dans une maison abandonnée voisine du presbytère et la mirent au pillage.

Leur lumière ayant été aperçue par un officier prussien, ce dernier s'imagina qu'elle devait venir de chez le curé, et en conclut que celui-ci correspondait par signaux avec des francs-tireurs. On sait le reste.

Bien qu'on n'ait pu relever contre eux aucune charge raisonnable, l'abbé Pariset et son frère faillirent être fusillés, et furent dirigés dès le lendemain sur l'Allemagne.

A peine vêtus, ils durent faire par un temps épouvantable une longue route à pied, constamment injuriés et brutalisés par des soldats presque toujours ivres.

Le peintre ne tarda pas à mourir, mais, par une sorte de miracle, son frère put résister aux souffrances du voyage et de l'exil, et revint en France après la guerre.

Il convient d'ajouter que ces deux martyrs de la sauvagerie allemande, étaient les proches parents de celui qui écrit ces lignes.

XI

LA CIRCULAIRE CHAUDORDY.

Les griefs de la civilisation contre les Barbares du XIX^e siècle, ont été résumés avec autant de mesure que de justice par M. de Chaudordy, délégué aux affaires étrangères au sein du gouvernement de Tours, dans une remarquable circulaire qu'il adressa à nos représentants à l'étranger, le 29 novembre 1870.

Ce document historique étant *la confirmation complète et officielle de ce qui précède*, nous en reproduirons les principaux passages que voici :

“ . . . Le souverain auquel il avait été annoncé qu'on faisait exclusivement la guerre, dit M. de Chaudordy, est tombé et son gouvernement avec lui. . . . La Prusse n'a plus maintenant devant elle que la France ; c'est donc à la France même, à la nation armée pour défendre son existence, que la Prusse a déclaré cette nouvelle guerre d'extermination qu'elle poursuit comme un défi jeté au monde contre la justice, le droit, la civilisation. . . .

“ La civilisation n'est-elle pas méconnue complètement lorsque en se couvrant des nécessités de la guerre, on incendie, on ravage les propriétés privées avec les circonstances les plus cruelles ?

“ Il faut que ces actes soient connus. Nous savons les conséquences de la victoire et les nécessités qu'entraînent d'aussi vastes opérations stratégiques. Nous n'insisterons pas sur ces réquisitions démesurées en nature et en argent, non plus que sur cette espèce de marchandage militaire qui consiste à imposer le contribuable au delà de toutes ses ressources. Nous laissons l'Europe juger jusqu'à quel point ces excès furent coupables ; mais on ne s'est pas contenté d'écraser ainsi les villes, on a fait main basse sur la propriété privée des citoyens.

“ Après avoir vu leur domicile envahi, après avoir subi les plus dures exigences, les familles ont dû livrer leur argenterie et leurs bijoux. Tout ce qui était précieux a été saisi par l'ennemi, et entassé dans ses sacs et ses charriots. Des effets d'habillement enlevés dans les maisons et dérobés chez les marchands, des objets de toute sorte, des pendules, des montres, ont été trouvés sur les prisonniers tombés entre nos mains. On s'est fait livrer, et on a pris au besoin aux particuliers de l'argent.

“ Tel propriétaire, arrêté dans son château, a été con-

damné à payer une rançon personnelle de 80,000 francs, tel autre s'est vu dérober les châles, les fourrures, les robes de soie de sa femme.

“ Partout les caves ont été vidées, les vins empaquetés, chargés sur des voitures et emportés ailleurs, et pour punir une ville de l'acte d'un citoyen coupable uniquement de s'être levé contre l'envahisseur, des officiers supérieurs ont ordonné le pillage et l'incendie, abusant pour cette exécution sauvage, de l'implacable discipline imposée à leurs troupes. Toute maison où un franc-tireur a été abrité et nourri est incendiée. Voilà pour la propriété.

“ La vie humaine n'est pas respectée davantage.

“ Alors que la nation entière est appelée aux armes, on a fusillé impitoyablement non seulement des paysans soulevés contre l'étranger, mais encore des soldats pourvus de commissions et revêtus d'uniformes légalisés.

“ On a condamné à mort ceux qui tentaient de franchir les lignes prussiennes pour leurs affaires privées.

“ L'intimidation est devenue un moyen de guerre. On a voulu frapper de terreur les populations, et paralyser en elles tout élan patriotique.

“ Et c'est ce calcul qui a conduit les états-majors prussiens à un procédé unique dans l'histoire, le bombardement des villes ouvertes....

“ Incendier les maisons, massacrer de loin les vieillards et les femmes, attaquer pour ainsi dire les défenseurs dans l'existence de leurs familles, les atteindre dans les sentiments les plus profonds de l'humanité, pour qu'ils viennent ensuite s'abaisser devant le vainqueur et solliciter les humiliations de la nation ennemie, c'est un raffinement de violence qui touche à la torture.

“ On a été plus loin cependant. On a osé prétendre que toute ville qui se défend est une place de guerre, et que, puisqu'on la bombarde, on a ensuite le droit de la traiter en forteresse prise d'assaut. On y met le feu après avoir inondé de pétrole les portes et les boiseries des maisons....

“ Et lors même qu’une ville ouverte ne se défend pas, on a pratiqué le système du bombardement sans explication préalable, et avoué que c’était le moyen de la traiter comme si elle s’était défendue et qu’elle eût été prise d’assaut.

“ Il ne restait plus, pour compléter ce code barbare, qu’à rétablir la pratique des otages. La Prusse l’a fait. Elle a partout établi un système de responsabilité indirecte qui, parmi tant de faits iniques, restera comme le trait le plus caractéristique de sa conduite à notre égard....

“ Il devait être donné à la Prusse de joindre l’outrage à l’oppression. On a exigé de malheureux paysans, sous menace de mort, de travailler à fortifier les ouvrages ennemis...on a vu des magistrats dont l’âge aurait inspiré le respect, aux cœurs les plus endurcis, exposés sur les machines des chemins de fer, à toutes les rigueurs de la mauvaise saison et aux insultes des soldats.

“ Les sanctuaires des églises ont été profanés et matériellement souillés. Les prêtres ont été frappés, les femmes maltraitées, heureuses encore lorsqu’elles n’ont pas eu à subir de plus cruels traitements.

“ Il faut qu’on le sache bien, ces faits sont le résultat d’un système réfléchi dont les états-majors ont poursuivi l’application avec une rigueur scientifique. Tout a été voulu et prémédité. C’est le caractère propre aux horreurs qui font de cette guerre la honte de notre siècle.”

Impossible de mieux dire, mais hélas ! cette éloquente protestation, communiquée par nos agents diplomatiques aux gouvernements étrangers, resta sans écho, puisque aucun d’eux n’eut le courage d’élever la voix en faveur du droit des gens foulé aux pieds, et de la civilisation odieusement outragée.

Camille Desoues.

(A suivre.)

CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(Suite)

SI Charles avait eu un peu de connaissance du monde, il se serait persuadé, à n'en pouvoir douter, que M. Wagnaër voulait le marier avec sa fille, et que mademoiselle Clorinde elle-même était éprise de lui. Bien que notre jeune homme ne s'en tint pas aux bénignes interprétations de sa bonne petite sœur, il ne fit qu'entrevoir ce qu'un autre eût compris à merveille, et il se demanda seulement s'il n'y avait pas un peu d'amour pour lui dans la grande amitié de Clorinde pour Louise. La jeune fille, qu'il connaissait à peine de vue, lui apparut comme une de ces beautés andalouses dont il avait lu, dans les romans à la mode, de si poétiques portraits. Ce fut en pensant à elle qu'il se leva, s'habilla, et, après une prière peu longue et peu fervente, fit disparaître un très frugal déjeuner, qui lui fut servi sur le coin de sa table d'étude.

La détermination bien positive de M. Wagnaër d'avoir un avocat pour gendre, lui donna du courage, et sans décider s'il mettrait de côté les antipathies de famille, auxquelles il tenait à honneur de se montrer fidèle, il se dit qu'il était toujours bon à quelque chose d'être avocat ; il se promit tout de suite de faire un Daguesseau ou

un Merlin, et se drapant dans son manteau, il se rendit à grands pas à l'étude de M. Dumont, bien résolu à se lancer dès ce jour au plus creux du droit et de la chicane.

Devancé par tous les autres clerks, il s'empara bravement d'une *déclaration* très difficile à rédiger et à laquelle personne n'avait voulu mordre ; mais il n'avait pas encore parcouru la moitié des titres qu'il fallait analyser, que son imagination prit encore une fois la clef des champs, et lorsque, après une heure de travail, M. Dumont



vint regarder par-dessus son épaule, afin de voir comment il se tirait d'affaire, il ne vit, sur une grande feuille de papier, que ces mots d'une belle écriture coulée :

PROVINCE DU BAS-CANADA, } BANC DU ROI.
DISTRICT DE QUÉBEC. } TERME SUPÉRIEUR.

—Tiens, s'écria le patron, vous m'avez fait l'ouvrage d'un *blanc*.

—C'est que M. Guérin ne travaille pas comme un *nègre*, observa malicieusement le premier clerk.

Blessé de ce méchant calembour, notre héros s'empressa de déclarer que la note qui accompagnait le dossier n'était pas suffisante, et que M. Dumont ferait peut-être mieux d'entreprendre lui-même un ouvrage trop difficile pour un clerc de première année. En revanche, il se jeta avec fureur sur d'autres documents qu'on lui présenta et se mit à griffonner avec une ardeur qui aurait fait honneur à M. Dumont lui-même, entassant allégués sur allégués, ajoutant les *dits* aux *susdits*, mettant la *cité* dans le *comté*, le *comté* dans le *district* et le *district* dans la *province* ; enfin n'omettant rien de tout ce qui pouvait rendre son style parfaitement barbare et inintelligible, et par là même parfaitement légal et irréprochable.

Cependant quelques jours plus tard, M. Dumont reçut deux superbes *exceptions à la forme* ; l'une d'elles alléguait 1° que la *défenderesse* ou la personne à qui l'*ordre* avait été signifié s'appelait Clara Smith et non pas Clorinde Smith ; 2° qu'elle, ladite défenderesse, avait été baptisée sous le nom de *Clara* ; 3° qu'elle, ladite défenderesse, avait toujours été connue sous le nom de Clara, et non pas sous le nom de Clorinde ; 4° que le bref ou *writ de sommation* assignait Clara Smith à comparaître devant la Cour, tandis que la déclaration se plaignait de Clorinde Smith ; 5° que Clara Smith ne pouvait pas être tenue à répondre aux demandes faites contre Clorinde Smith ; 6° que Clorinde Smith ne pouvait pas être condamnée sur la comparution ou le défaut de Clara Smith ; 7° enfin que Clara Smith n'était pas et ne pouvait pas être la même personne que Clorinde Smith.

Tout cela était succinctement exposé sur dix-huit pages de papier. Cette dernière exception fut faite et *filée* par Mtre Henri Voisin, avec qui nous allons cultiver la connaissance que nous n'avons fait qu'ébaucher dans le chapitre précédent.

VI

LA CLIENTÈLE.



HENRI VOISIN n'avait qu'une idée, mais cette idée n'était pas mauvaise (bien des gens trouveront même qu'elle était excellente) : Henri Voisin voulait se faire une clientèle. Le tableau décourageant qu'il avait si bien peint, ne le décourageait pas lui-même. Il voyait un bon nombre de gens qui, avec des talents médiocres et des connaissances bornées, s'étaient fait, à force de labeur, d'activité et d'astuce, une très lucrative position ; il se promettait de marcher sur leurs traces, et, autant que possible, sur leurs talons.

Ainsi qu'on a pu le voir, il n'était pas comme ces candides jeunes gens qui croient qu'écrire bien diligemment dans l'étude de leur patron, pâlir sur les livres de loi, suivre avec attention les décisions des cours de justice, se présenter au bout du temps à l'examen, payer son diplôme, louer une étude, et s'annoncer dans les journaux, qui croient, dis-je, que tout cela suffit pour faire fortune.

Il en avait trop connu qui, pour s'en être tenus à cette simple recette, avaient passé le reste de leurs jours dans l'aimable compagnie de leurs livres, acquérant beaucoup de connaissances et très peu d'argent. Il était convaincu, au contraire, que la clientèle dépend d'un concours de

circonstances souvent fortuites, mais que l'on peut faire naître soi-même, pour peu que l'on s'en donne la peine. Là-dessus, il avait tracé un véritable plan de campagne, disposant d'avance de chaque situation qu'il croyait bonne, étudiant et les moyens d'agir directement ou indirectement sur tous ceux qui l'entouraient, et les moyens d'attirer dans sa sphère d'action ceux qui en étaient le plus éloignés ; bien décidé à ne rien négliger, à préparer les voies des années entières, s'il le fallait, et surtout (afin de donner le change) à crier plus fort que tout autre, contre l'intrigue et contre les intrigants.

Son premier soin avait été de se mettre en rapport avec quelques personnes capables de lui procurer de petits capitaux, et déjà il pouvait venir en aide à de braves gens, soit en achetant des droits litigieux, soit en prenant sur lui la responsabilité de bonnes et grosses dettes, au moyen d'un léger escompte que triplaient à son profit les frais de poursuite. C'était principalement dans la clientèle de son patron, que Henri Voisin avait marqué d'avance ceux qui formeraient le noyau de la sienne. Les procédés les plus officieux, accompagnés des insinuations les plus adroites sur l'insouciance et les bévues de leur avocat lui avaient déjà acquis les bonnes grâces de trois ou quatre plaideurs émérites et d'une couple d'honnêtes marchands. Le fait est que notre homme entraît au barreau avec plus d'affaires en main, que bien des personnes n'en peuvent montrer après deux ou trois ans de pratique. C'était cependant une faible curée pour son ambition, et loin d'être effrayé des grands intérêts confiés à son inexpérience, il ne faisait que doubler et tripler, par le désir, les honoraires qu'il allait gagner.

Le soir même où il s'était fait présenter à Charles Guérin, le jeune avocat trouva, à son retour chez lui, un personnage assez singulier qui s'était installé sans trop de façon dans sa chambre à coucher, et là fumait la pipe en

attendant le maître du logis. Cet individu n'était pas autre que François Guillot, le commis de M. Wagnaër.

Pour expliquer sa présence et sa familiarité, il nous suffira de dire que, strictement parlant, Henri Voisin aurait dû signer Henri Guillot dit Voisin. De ces deux noms, il avait choisi celui qui lui avait paru le plus passable, sauf à se laisser appeler Guillot, dans l'occasion, par ses nombreux cousins, dont il chérissait et cultivait la parenté. La famille Guillot formait une immense confédération, qui enveloppait tout le district dans ses réseaux. Chacun des membres de cette famille, remarquable par son esprit de corps, son astuce, son activité et son amour de l'argent, devenait dans sa localité une espèce de courtier ou de limier faisant la chasse aux procès pour le plus grand profit de *son cousin l'avocat*.

François était, de tous les *Guillot*, le plus important, et il le savait bien.

—Comme tu as été longtemps, mon cousin, fit-il sans se déranger de la chaise à demi renversée sur laquelle il était étendu et dont il maintenait l'équilibre en appuyant ses pieds sur la cloison, à la manière des *yankees*.

—Je crois bien, j'ai étudié mon rival et maintenant je le sais par cœur.

—C'est comme je t'avais dit, n'est-ce pas ?

—C'est tout le contraire. Si je t'avais écouté, je me serais perdu à ne jamais me retrouver. Cet original-là n'a pas plus envie de se faire prêtre que moi d'aller me pendre.

—Oui-da ! Si on prenait *Man'zelle* Clorinde pour juge, elle dirait peut-être qu'il mérite moins d'être cloîtré que toi d'être pendu.

—A son cou tu veux dire ?

—Pour cela, si joli garçon que tu te croies, je t'assure que l'autre lui a tombé dans l'œil. Le bonhomme rit sous cape. Ça lui fait son affaire.

—Tiens, mon cousin, dis ce que tu voudras, M. Wagnaër ne peut pas marier sa fille à Charles Guérin. C'est justement l'homme qu'il ne lui faut pas. C'est un esprit maladif et enthousiaste. Combien veux-tu gager qu'il ne sera jamais avocat ?

—Je sais ce que c'est. Tu iras à son examen et tu le feras fumer (1).

—Quelle bêtise ! Est-ce qu'il y a des examens ? On prend deux de ses amis, qui vous disent d'avance ce qu'ils vont vous demander. Malgré cela, bien souvent on répond de travers et on est toujours admis. Quand je te dis que le jeune Guérin ne sera jamais reçu, c'est qu'il n'ira pas jusqu'au bout de ses études. Il n'est pas tourné pour faire un prêtre, et s'il avait pris la soutane, il l'aurait déjà laissée. Il faut trop de persévérance pour cela. Je ne serais pas surpris par exemple que d'ici à trois ans, il se livrât à la médecine, au notariat, au commerce, à l'industrie, à toutes les carrières imaginables, pour n'arriver nulle part. Si tu l'avais vu découragé, au simple tableau que je lui ai fait des petites misères du métier ! En cultivant ses dispositions, on parviendra à n'en rien faire du tout, de ce beau garçon-là... Mais il faut que tu te hâtes de me présenter à cette demoiselle Wagnaër. Comment est-elle, d'abord ?

—Qu'est-ce que ça te fait ?

—Diantre ! qu'est-ce que cela me fait ? J'aime bien à savoir si je la trouverais de mon goût, pour jouer mon rôle comme il faut. En supposant que je ne l'aimerais pas, il faut que je paraisse l'aimer assez pour me faire aimer d'elle...

—Tu aurais bien de la bonté. C'est son père qui la marie : avocat contre clerc, ta chance ne serait pas trop mauvaise. M. Wagnaër dit toujours comme ça, *qu'un je tiens, vaut mieux que deux je tiendrai* ; mais c'est cette

(1) Fumer, rester court.

terre qu'il lui faut absolument. Il a déjà acheté une quantité de *lots* pour faire du bois dans les concessions et dans les townships, et s'il n'a pas la *rivière aux Écrevisses*, tout cela lui sera inutile.

—Alors il faudra que je lui fasse avoir cette terre.

—V'là qui est pas mal drôle. Tu vas lui faire avoir une terre qui ne t'appartient pas?...

—Écoute, François, tu es un garçon intelligent...

—Non, pas exactement. Je passe pour une bête ; mais ça ne fait rien... va toujours !

—Tu n'en es que plus fin : ne passe pas pour bête qui veut. Je t'affirme qu'il y a des fois que je voudrais bien avoir ton air.

—*Ça n'est pas la peine.*

—N'importe, tu comprends à merveille qu'avec Mlle Wagnaër j'ai une dot et une clientèle toute faite....

C'est comme si j'avais deux dots. Qu'est-ce que je dis là ?

C'est comme si j'avais sept ou huit dots. Un client en amène un autre.

Remarquez bien que la clientèle que me donnera M. Wagnaër, ne comprendra pas que ses affaires à lui ; il se mêle des affaires de tout le monde, et il étend son influence à dix lieues à la ronde. Il suffit que ça soit un étranger : tu sais comme sont les habitants. Ensuite on lui doit beaucoup, et c'est bien dur de refuser quelque chose à un homme qui peut faire vendre jusqu'à notre dernière chemise. Il n'y a pas de doute qu'en les prenant ainsi par le côté sentimental, mon beau-père me ferait avoir la confiance de tous les plaideurs des environs ; et c'est justement le beau-père qu'il me faut.

Il y a un axiome qui n'est pas dans Cujas, ni dans Barthole, mais qui n'en est pas moins vrai, c'est qu'un avocat doit se marier plus en vue de son beau-père qu'en vue de sa femme. Or, il n'y a que trois espèces de beaux-pères

possibles ; le beau père avocat, le beau-père seigneur, et le beau-père gros marchand de campagne. Le beau-père avocat vous prend en société ; mais vous ne faites que partager avec un associé qui, dans neuf cas sur dix, est sur son déclin, la clientèle que vous auriez pu acquérir vous-même. Ça n'empêche pas que pour les gens qui ne savent pas se pousser, ça ne soit un grand avantage. Le beau-père seigneur est fameux pour les affaires de routine et les discussions d'immeubles. Mais le beau-père marchand est le meilleur beau-père qu'il y ait parmi toutes les espèces de beaux-pères connus. Il est toujours à présumer que le beau-père marchand deviendra seigneur : alors ça nous fait deux beaux-pères dans un. C'est une économie toute claire.

—Allons ; c'est arrangé, vous y gagnerez tous les deux : il n'y aura peut-être que c'te pauvre mam'zelle Clorinde qui y perdra. Il n'y a qu'une petite chose qui m'embarasse. Je voudrais savoir ce que je gagnerai à me mêler de cette affaire-là.

—Le lendemain de mon mariage, je te fais entrer en société avec mon beau-père.

—Tu n'y penses pas : tu aimes trop à faire des économies de beaux-pères. Ça te ferait comme qui dirait un beau-père en deux, au lieu de deux beaux-pères dans un. Mais si tu disais la veille de ton mariage, ou bien un ou deux mois avant, ça te serait-il égal ? Je t'assure que pour moi, ça ne me serait pas indifférent. Dépêche-toi de me promettre ça... autrement je ne dis pas un mot de toi à mon bourgeois, et tu t'arrangeras comme tu pourras.

—Allons... tu sais bien, mon pauvre François, qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Je ne peux pas te promettre comme cela, avant de savoir comment iront mes affaires. Tout ce que je puis t'assurer, c'est que je te ferai quelque avantage... d'une manière ou d'une autre.

—Eh bien ! ce que je te promets, moi, c'est que tu me feras ces avantages-là d'une bonne manière, et avant que de te marier. C'est une affaire décidée. J'entreprends ton mariage ; à moi le soin de faire mes conditions, et je ne m'oublierai pas ; car je te tiendrai comme il faut. N'oublie pas de descendre dans une quinzaine de jours. Bonsoir, mon cousin !

En disant cela, François avait pris brusquement congé du jeune avocat, qui ne fut point médiocrement surpris de lui trouver tout à coup un air aussi dégagé.

—Allons, se dit-il, il faut que le cousin soit un homme de génie. On ne dirait pas cela à le voir vendre de l'avoine au minot pour M. Wagnaër.

A la rigueur, il n'y avait rien de bien répréhensible dans le projet qu'ils venaient de former tous deux ; il ne s'agissait que de trafiquer de l'avenir d'une jeune fille à son insu ; et c'est ce qui se pratique depuis longtemps dans les sociétés les plus civilisées. Cependant, Henri Voisin prévoyait qu'il n'hésiterait devant aucune injustice, qu'il ne reculerait devant aucune intrigue, qu'il se soumettrait à tout pour s'assurer une position dont il avait calculé d'avance tous les avantages ; et persuadé que François, une fois intéressé dans l'affaire, ne serait guère plus scrupuleux que lui-même, il éprouvait déjà pour son parent ce sentiment de défiance et presque d'aversion que l'on éprouve toujours instinctivement pour un complice. Une chose le préoccupait par-dessus tout ; c'était de savoir si Charles Guérin avait, de son côté, quelques prétentions sur les beaux yeux et sur la dot de la jeune héritière. Tout le portait à croire qu'il en était ainsi. On a rarement vu un écolier de seize ans passer ses vacances dans une campagne, à quelques pas d'une jolie fille qu'il ne voit qu'à la dérobée, ne pas devenir amoureux de cette jeune fille, ne pas rêver à elle par le premier clair de lune venu et ne pas composer des vers en son honneur. Sans

être beaucoup romanesque lui-même, notre spéculateur avait tenu compte de toutes ces circonstances ; et l'ordre sorti de l'étude de M. Dumont, qui lui fut remis quelques jours plus tard avec la fatale *variante* que l'on connaît déjà, confirma des soupçons qui n'étaient cependant point tout à fait fondés, parce que Charles n'avait songé un instant à Mlle Wagnaër qu'après avoir reçu la lettre de



Louise. Cette découverte jeta comme un remords à travers ses projets. Il se dit que flétrir ainsi les premières espérances d'une âme jeune et naïve comme celle de Charles et écraser du même coup le dernier espoir, la dernière ressource d'une famille malheureuse, c'était trop d'égoïsme et de barbarie. Le mariage de Mlle Wagnaër avec ce jeune homme lui parut une de ces providentielles entreprises que mille circonstances semblent préparer et qui

portent toujours malheur à quiconque ose les entraver. Avec les difficultés qui s'annonçaient, il voyait augmenter la dureté des moyens qu'il lui faudrait employer pour parvenir à son but, et comme son âme ne possédait pas encore cette précieuse insouciance du bonheur d'autrui que donne une longue habitude de l'intrigue, il se demanda un instant s'il ne trouverait pas

le moyen de faire fortune sans ruiner personne. Mais son esprit reprenant bientôt son aplomb, il se dit ce que disent tous les ambitieux pour apaiser leur conscience : pourquoi ces gens-là se trouvent-ils dans mon chemin ?

Il n'y a rien, en effet, de si peu méticuleux qu'un homme qui, une fois pour toutes, a déclaré qu'il veut faire son chemin. L'ardente et rapide locomotive qui vole d'une montagne à l'autre, qui passe comme la foudre au-dessus des précipices, écrasant tout ce qu'elle rencontre, n'est pas plus impitoyable dans sa course que l'homme qui veut faire son chemin. L'honneur, l'amour, le devoir, la dignité humaine, la piété divine, le culte de la patrie, les liens de l'amitié, les nœuds de l'hymen, et jusqu'aux chaînes du vice, tout est renversé, culbuté, foulé, broyé par l'homme qui fait son chemin. Et il y a cela d'admirable dans la société, c'est qu'elle endure patiemment, de cet homme, une série d'actes injustes et souvent avilissants, qui, isolés, auraient suffi pour attirer sur vous ou sur nous l'indignation universelle... Mais que voulez-vous ? celui-là *il faut bien qu'il fasse son chemin !* Il a su tellement se le persuader à lui-même, qu'il impose à tout le monde la même conviction. Il peut se vautrer dans la boue, si cela lui convient, personne n'en est surpris, personne n'en est révolté ; il sait bien, dit-on, ce qu'il fait : il *fait son chemin*. Il lui est permis d'insulter à ce qu'il y a de plus beau et de plus noble parmi les hommes, ou parmi les choses de son temps ; il ne fait pas cela par méchanceté, c'est seulement *pour faire son chemin*. Ce qui chez vous ou chez nous, serait tenu pour une indélicatesse extrême, chez lui n'est qu'une chose toute simple ; l'affront qui vous tuerait n'est qu'un jeu pour lui ; l'échec qui vous ruinerait ne l'inquiète point ; le trait qui vous irait au cœur effleure à peine son épiderme ; il est cuirassé, il est invulnérable, il *est parti pour faire son chemin*. Il s'est mis en route lui-même, sans que personne l'appelât, sans

que personne l'envoyât ; seulement il s'est dit tout bas à lui-même, et il a répété bien haut à tout le monde, qu'il arriverait, et il arrivera. Il arrivera, malgré les préjugés, malgré ses torts, malgré ses ridicules, malgré ses fautes, il arrivera, c'est certain ; les plus envieux en ont pris leur parti, et la seule chose que fassent les plus habiles, c'est de s'arranger de manière à être le moins possible coudoyés ou froissés par lui.

Combien n'y en a-t-il pas dans toutes les carrières, dans tous les états, de ces hommes qui font leur chemin à tout prix, sans compter ceux qui l'ont fait ? Et parmi ces derniers en est-il un grand nombre à qui la société ose demander compte de leurs débuts ? Remonte-t-on bien souvent au petit ruisseau bourbeux d'où le fleuve large et fier est sorti ? Le scandale d'une première intrigue n'est-il pas toujours étouffé par le succès d'une seconde ? Comme le denier de Vespasien, l'or ne sent-il pas toujours bon, de quelque mine impure qu'il soit sorti ?

En jetant un rapide coup d'œil autour de lui, Henri Voisin avait compté toutes ces bénignes absolutions que la société prodigue aux fautes habiles que l'on commet pour faire son chemin ; il avait compté toutes les jeunes filles pauvres, délaissées pour de plus riches, tous les protecteurs honnêtement supplantés par leurs protégés, tous les amis vendus par leurs amis, et il avait trouvé que le monde après avoir crié à l'indélicatesse, lorsqu'il aurait dû crier au vol, au meurtre, finissait toujours par accepter la solidarité de toutes les bassesses, en feignant de les oublier.

Pauvre et sans autres appuis que ceux qu'il savait se créer, lancé fatalement dans une route dont il appréciait tous les embarras, toutes les difficultés, il considérait le succès comme une condition de vie ou de mort ; il ne croyait pas qu'il lui fût permis d'avoir des égards pour personne sans manquer de prudence pour lui-même, tenant pour certain que non seulement tous ses efforts ne

seraient pas de trop, mais craignant que ce ne fût pas assez. Il aurait préféré sans doute s'élever par son seul mérite, grandir à même sa propre substance, ne devoir rien de son bonheur au malheur d'autrui ; mais cela est difficile quand tout l'espace est occupé ; quand chacun n'a bien juste que sa place au soleil, celui qui veut alors se faire une part un peu large, doit se résoudre à diminuer la part de son voisin, sinon à l'absorber tout entière.

La corruption, qui faisait de si rapides progrès dans l'âme de Henri Voisin, était donc le résultat de la même maladie sociale qui avait chassé Pierre Guérin loin du toit paternel. Parmi les infortunés jeunes gens que le malheur de notre condition présente et les préjugés inhérents à cette condition forcent chaque année à faire un choix entre l'état ecclésiastique et trois autres professions encombrées au delà de toute mesure, quelques-uns, en effet, s'épouvantent, se désespèrent et s'enfuient ; d'autres hésitent et tâtonnent longtemps pour n'arriver à rien ; d'autres se consomment honnêtement et laborieusement dans l'obscurité et la misère ; d'autres enfin se jettent à corps perdu dans le charlatanisme et l'intrigue. L'émigration forcée, l'oisiveté forcée, la démoralisation forcée, voilà tout ce que l'on offre à notre brillante jeunesse, dont on s'efforce de cultiver et d'orner l'intelligence pour un pareil avenir ; de même (si nous osions nous permettre une comparaison un peu vieillie), de même que chez les anciens on engraisait et l'on paraît les victimes pour le sacrifice.

Cette comparaison pourrait aussi, tandis que nous y sommes, nous servir à peindre l'espèce de rapport qui ne tarda pas à s'établir entre le jeune avocat et le clerc de M. Dumont, dès que le premier se fut irrévocablement décidé à *faire son chemin* aux dépens de l'autre. Quoique leur position respective semblât devoir les tenir à une certaine distance, ils devinrent bientôt presque aussi inti-

mes que s'ils eussent été camarades d'enfance ; ils passaient fréquemment la soirée l'un chez l'autre et sortaient souvent ensemble. Henri paraissait s'attacher surtout à ne laisser son jeune ami manquer d'aucun amusement. Il lui procura la lecture des romans les plus à la mode, l'introduisit dans deux ou trois maisons où l'on faisait d'assez bonne musique, le mena au spectacle aussi souvent que l'occasion s'en présenta, et lui fit faire plusieurs promenades dans les environs de Québec. Ce pauvre Charles, qui n'avait ni arrière-pensée ni prescience aucune, s'émerveillait à bon droit de la complaisance de M. Voisin, dont il admirait par-dessus tout la philosophie et le désintéressement. Il était impossible, à le voir ainsi, de le prendre pour autre chose que pour un charmant jeune homme, avide seulement de plaisirs, enchanté de faire partager à d'autres ses jouissances, insoucieux de l'avenir, et méprisant l'or *comme un vil métal*, et les billets de banque comme de prosaïques chiffons.

Ce qu'il y avait de plus aimable chez lui, c'était l'enthousiasme avec lequel il entraît dans tous les projets plus ou moins chevaleresques que formait notre héros. Ils pourfendaient ensemble les ennemis de la patrie et régénéraient la société dans un tour de main. La teinte d'ironie et de scepticisme qu'il n'avait pas réussi à dissimuler dans leur première entrevue, s'effaça comme par enchantement, et il devint dans un clin d'œil, un patriote aussi chaleureux, aussi intraitable que Jean Guilbault lui-même. La condescendance toute gracieuse avec laquelle il caressait les illusions du jeune étudiant, s'évanouissait cependant devant un seul sujet, et chaque fois qu'il était question de ses futurs succès au barreau, Charles Guérin retrouvait dans son nouvel ami le prophète de malheur qui l'avait une première fois si fort effrayé.

Pierre-J.-D. Chauveau.

(A suivre)

A PROPOS DE M. RENE DOUMIC

DEUX choses très intéressantes dans les récentes conférences de M. René Doumic.—La première, c'est M. Doumic lui-même, “ l'éminent conférencier ”, comme dirait la *Presse* ; la seconde, c'est “ l'auditoire nombreux et choisi ”, comme n'a cessé de le répéter la *Patrie*.

M. Doumic, vous l'avez vu. Il a dit, dans sa dernière causerie, que “ les critiques n'ont pas besoin d'être beaux,” et un sourire d'approbation a souligné cette boutade. C'est que en effet, il n'est pas beau, et qu'il n'a pas besoin de l'être.

M. René Doumic est grand, et offre cette curiosité de ressembler à deux triangles superposés, le sommet du plus petit formé par la barbe en pointe s'enfonçant dans la base du plus grand figurée par les épaules. Les bras sont longs et font de curieux gestes—quelquefois appropriés à la pensée. La figure est assez terne ; l'œil inquiet, triste, chercheur. La voix est très faible et c'est par un miracle de diction et d'exercice qu'elle parvient à se faire entendre.

René Doumic est nerveux, très nerveux. Cependant, il dit tranquillement, avec une délicatesse exceptionnelle de touche, ponctuant chaque phrase, donnant à chaque mot un relief particulier.—Et c'est précisément ce qui le distingue de son prédécesseur, M. Brunetière. Brunetière est passionné, Doumic est calme. Il est facile de découvrir d'autres différences. Brunetière a, dans son style, de la force et de la vigueur, Doumic a de l'élégance ; Brunetière est philosophe et dialecticien, Doumic est un

causeur aimable et superficiel ; Brunetière est grave, Doumic sourit toujours ; Brunetière semble, en parlant, raisonner pour se satisfaire lui-même ; Doumic est un professeur qui a bien appris sa leçon d'avance et vient la donner à ses élèves ; enfin, pour Jules Lemaître, Brunetière est "plus convaincant que persuasif", Doumic est "pénétrant" : il est "fin, sec, précis, mordant, pénétrant, triste" et lui "rappelle chaque fois la phrase de Candide : Quel homme étonnant que ce Pococurante ! Rien ne saurait lui plaire". Si les auditeurs de Doumic veulent étudier ce portrait, ils le trouveront—ou je m'abuse—fort ressemblant.

Donc, M. René Doumic nous avait promis une histoire de la poésie lyrique au XIXe siècle. Ne vous semble-t-il pas qu'il nous a plutôt donné de courtes notices biographiques des poètes lyriques ? Remarquez que je ne m'en plains pas du tout, puisque ces notices étaient gracieusement composées. Je sais parfaitement qu'on peut me dire : Ce sont les poètes qui font la poésie ! Par conséquent, l'histoire de la poésie c'est l'histoire des poètes.—Oui, mais les poètes sont des hommes, et il y a tant de choses, dans ces hommes, qui n'ont rien de commun avec la poésie. Or, notre conférencier s'est beaucoup occupé des hommes. C'est par l'homme qu'il cherche à expliquer l'œuvre. De là des études psychologiques, des digressions sur l'influence des milieux, des retours sur les origines bourgeoises ou non bourgeoises....

De Lamartine, ce qu'il nous a le mieux appris, c'est le sentiment qu'il avait des beautés de la nature, son éducation féminine, sa tendresse, son christianisme, son optimisme, etc. Voilà de l'histoire, pensons-nous, de l'histoire psychologique, si l'on veut ; mais la vraie critique littéraire des œuvres ne s'y trouve qu'incidemment. C'est grâce aux mêmes procédés d'analyse—je veux dire d'histoire—qu'il reste de M. V. Hugo dans l'esprit de beaucoup d'auditeurs de M. Doumic, l'idée d'un bourgeois qui

avait le goût de l'énorme et du grotesque, qui aimait beaucoup de choses, entre autres l'impérial des omnibus, en détestait beaucoup d'autres, parmi lesquelles Napoléon III, et " avait un peu de génie". C'est toujours le même procédé qui nous a fait de Musset un sceptique, un railleur, un mondain plein d'esprit et qui ne sut pas vieillir.

De cette façon, " l'histoire de la poésie lyrique" était plus facile à traiter, surtout plus facile à comprendre. Cette dernière remarque fera peut-être croire à des esprits méchants que M. Doumic l'a fait à dessein. Mais non, puisqu'il avait ici pour l'entendre et le deviner " l'auditoire distingué" de Montréal. Et pourtant qui sait ? On calomnie tant parfois les auditoires les plus distingués et les plus intelligents ! Jules Lemaître, à qui nous n'avons pourtant jamais été désobligeants, n'a-t-il pas calomnié les nôtres ? C'est lui qui disait à Sarah Bernhardt (*les Contemporains*, II, p. 210), quand elle partit pour son tour d'Amérique : " Nous vous souhaitons, madame, un bon voyage, tout en regrettant fort que vous nous quittiez pour si longtemps. Vous allez vous montrer là-bas à des hommes de peu d'art et de peu de littérature, qui vous comprendront mal, qui vous regarderont du même œil qu'on regarde un veau à cinq pattes, qui verront en vous l'être extravagant et bruyant, non l'artiste infiniment séduisante, et qui ne reconnaîtront que vous avez du talent que parce qu'ils paieront fort cher pour vous entendre. Tâchez de sauver votre grâce et de nous la rapporter intacte." On dit que M. Jules Lemaître viendra à nous l'année prochaine. Espérons que nos " hommes de peu d'art" ne le regarderont pas " du même œil qu'on regarde un veau à cinq pattes." Et, de fait, ce n'est pas ainsi qu'ils ont regardé M. Brunetière, le printemps dernier. Et, mon Dieu ! à peine la nouvelle de la venue de M. Doumic nous avait-elle atteints qu'elle soulevait déjà partout l'enthousiasme. Les conférences de Doumic étaient le facile sujet des con-

versations de salon. On s'en promettait pour les cinq soirées. En attendant, pour avoir l'air d'être au courant quand serait venu "l'éminent conférencier français," on s'informait à la hâte de ce qu'était M. René Doumic — car il n'était pas si connu que cela ! — Quelques zélés achetaient les ouvrages : bref, on se faisait une fête de la bienheureuse semaine de Pâques. Eh bien — M. Lemaitre ne nous en croira peut-être pas — cet enthousiasme n'était pas "payé fort cher."

Seulement, je me demande si réellement il était provoqué par le littérateur ou par le Français que nous allions recevoir. N'est-ce pas plutôt notre sang que notre esprit qui a chanté dans la réception que nous avons faite à M. Doumic ? — C'est dommage ! car il venait chez nous comme littérateur et, à ce titre, peut-être a-t-il eu lieu de se plaindre.

N'avez-vous pas remarqué que nous étions si bien préparés en sa faveur qu'il aurait pu nous dire n'importe quoi, et que tous, sauf de rares exceptions, nous étions prêts à l'applaudir ? Mais, ce n'est pas ainsi que veut être reçu un littérateur. Il désire qu'on entende ses opinions, qu'on les discute même — car ce ne sont après tout que des *opinions* qu'il nous expose.

M. Doumic s'avance, regarde un instant la galerie, s'assoit, se verse un peu d'eau, puis... il n'a pas encore commencé qu'il sent — du moins, qu'il doit sentir — notre silence lui dire : "On vous admire ! vous parlez admirablement." Et, parce qu'on l'a dit une fois, après comme avant on le redit. Sans doute, M. Doumic est admirable, mais il faudrait se mettre en garde contre cette tendance que nous avons à nous ébahir devant ce qui nous arrive de l'étranger et, pour employer les propres expressions de René Doumic, à les prendre pour "des demi-dieux qui vont nous transmettre des oracles." Mais, au fond, ce n'est là qu'un emballement qui peut être très utile, si on

parvient à y mettre de la mesure. C'est un genre de snobisme, c'est le snobisme qui fait le succès et il est bon que la littérature française — la vraie s'entend — ait du succès parmi nous.

Seulement, de nouveau, M. Doumic a-t-il eu le vrai succès qu'il méritait ? Je ne serais pas loin de penser qu'il fut surpris lui-même de certains applaudissements qu'il a reçus. Et, par contre, n'a-t-il pas été étonné de voir passer sous silence ses plus beaux passages de profonde analyse dits en un style superbement sculpté ? Ce dernier mot me fait précisément songer à l'endroit de sa quatrième conférence où, dans un véritable bijou littéraire, il montrait comment Gauthier avait peint et sculpté en poésie. On n'a pas remarqué ce morceau, c'était son meilleur peut-être ; mais, un instant après, on s'empressait d'applaudir à outrance quelque période sonore.

Et c'est tout. On va répéter sur mon compte le " Rien ne saurait lui plaire " de Lemaître. J'ai confiance. Dans vingt-cinq ans, quand on ouvrira la REVUE, si par hasard l'on tombe sur ma modeste opinion, on m'accordera peut-être que je n'avais pas tout à fait tort. Si l'on en croit les promesses, nous aurons eu vingt-cinq autres conférenciers. Notre public sera devenu — et " sans payer trop cher " — excellent appréciateur. Si M. René Doumic, alors *de l'Académie française*, veut revenir, nous lui promettons, pour cette fois, le succès qui est dû à son talent de fin diseur et de critique subtil ; car nous aurons appris à sourire discrètement aux mots d'esprit, à laisser soupirer des murmures d'admiration sur la gracieuseté d'une phrase, et surtout à applaudir équitablement les justes et fortes pensées.

Chibaudeau Rinfret.

CHRONIQUE DU MOIS

LA guerre, depuis longtemps imminente, est officiellement déclarée entre les États-Unis et l'Espagne. C'est la lutte d'hier contre demain, de l'esprit nouveau contre les traditions antiques et chevaleresques, de la vieille civilisation latine contre le pan-américanisme. Le résultat en est difficile à prévoir : on admet cependant que les premiers succès seront pour l'Espagne ; mais on accorde d'avance la victoire finale aux États-Unis. C'est là l'opinion populaire : on présume que les Espagnols finiront par être écrasés par le nombre et que le manque de charbon paralysera leurs efforts.

Il est tout de même admis, même dans les cercles les plus américanisants de Montréal, que les États-Unis recevront quelques rudes coups. New-York, qui redoute maintenant un bombardement, a vu sa morgue incomparable faire place à l'affolement dans certains cercles, à la consternation dans les autres. Quant à Boston, la ville lettrée et pacifique, elle dit tout simplement : *Schocking*, et demande qu'on laisse les étudiants d'Harvard répéter *Athalie* ou écouter M. Doumic en paix.

Il y a loin de cette crainte mal déguisée à la calme sérénité que l'on remarquait, il y a quinze jours à peine, chez nos excellents voisins. Non seulement on était sûr de la victoire, mais on se faisait fort de la remporter sans verser une goutte de sang américain. Aussi ai-je pu entendre moi-même de jeunes New-Yorkaises demander à leurs visiteurs : " Vous êtes-vous enrôlé ? " et à une réponse négative, reprendre d'un ton de reproche : " Ah ! quel dommage ! Ne revenez pas me voir avant de l'avoir fait ! " tout comme s'il s'était agi, pour le jeune colonel en

herbe, d'aller voir la dernière pièce au théâtre ou de s'acheter un chapeau neuf.

Tout cela est bien calmé, et il est bien probable que les États-Unis, même s'ils viennent à bout de l'Espagne, renonceront à leur projet de lancer un défi à l'Europe tout entière. Les premiers résultats de la guerre sont encore incorrectement connus : le naufrage de l'*Alphonse XII*, la prise du *Paris*, le bombardement de la Havane sont les premiers événements signalés, et on peut encore douter de leur authenticité. Les seuls faits bien certains, jusqu'à présent, c'est que la baisse des stocks est, comme disait mon professeur de physique, en raison directe de la multiplication du tirage des journaux, que le prix de la pulpe et du bois augmente déjà d'une manière étonnante, et que Sousa, le directeur de la grande fanfare militaire, qui a composé pour le *Star Spangled banner* un accompagnement imitant celui du *Chœur des pèlerins*, de Tannhäuser, est un des héros du jour de l'autre côté de la ligne 45e.

* * *

On avait bien parlé un peu d'empêcher par l'arbitrage cette malheureuse guerre, que personne, les parties en présence moins encore que les autres, ne désirait bien vivement. On avait agité, dans les journaux et les dépêches, la question de faire adjuger sur la question par Léon XIII, dont l'habile et conciliante diplomatie a déjà réussi à conserver les îles Carolines à l'Espagne, et cela, sans trop mécontenter M. de Bismarck, qui voulait une autre application de son grand principe : " La force prime le droit."

Toutefois, il paraît à peu près certain maintenant que le Souverain Pontife n'a pas offert sa médiation, sûr d'avance qu'elle serait refusée par les États-Unis. Le Saint-Père s'est contenté, disent les dernières nouvelles, de déplorer amèrement cette guerre, et de prier que Dieu le rappelât à lui pour qu'il n'en vît pas l'issue.

* * *

Les autres rumeurs de guerre qui semblaient nous arriver de l'autre côté de l'Atlantique, se sont apparemment tues. M. Hanotaux a déclaré à la Chambre que l'Angleterre avait tort de s'alarmer des manœuvres de Brest et de Cherbourg, dont le seul but était de constater l'état actuel de la marine française. Ce serait donc un fait sans importance.

En attendant, les puissances européennes aiguïsent leurs couteaux et se préparent à dépecer la Chine. Reste à savoir si la distribution des portions se fera à la satisfaction de tous les intéressés....

* * *

L'Église du Canada vient d'être frappée dans la personne de son dignitaire le plus élevé : le cardinal Taschereau s'est éteint après une longue maladie, dont personne ne pouvait depuis longtemps se dissimuler la gravité.

Le regretté cardinal appartenait à cette illustre famille des Taschereau dont les membres ont su s'illustrer d'une manière si remarquable dans diverses carrières. Sa haute éducation, ses manières distinguées, son zèle admirable avaient, dès le début de sa carrière sacerdotale, attiré sur lui l'attention de tous ceux qui venaient en contact avec lui, et ce sont ces qualités qui l'ont conduit, d'échelon en échelon, jusqu'à la dignité cardinalice.

Depuis plusieurs années, il est vrai, la santé du regretté cardinal ne lui avait pas permis de vaquer comme autrefois aux affaires de son diocèse ; mais les œuvres du cardinal Taschereau sont de celles qui survivent, et c'est avec de véritables et immenses regrets que la population de Québec a rendu les derniers hommages à celui qui s'était couvert de gloire à la suite de son dévouement pour elle.

Monseigneur Bégin, archevêque de Cyrène et administrateur du diocèse de Québec depuis plusieurs années, a reçu officiellement le titre d'archevêque de Québec. Tous ceux qui connaissent Mgr Bégin admirent son extrême bonté, l'élevation de son caractère, la distinction de ses manières et l'étendue de son érudition. Ayant fait la plus grande partie de son éducation en Europe, Mgr Bégin a su joindre aux hautes qualités de l'Européen celles qui distinguent ses compatriotes et il est en tous points digne d'occuper la haute position à laquelle il est appelé.

* * *

Aimez-vous l'hyménée ? on en a mis partout.

Le mois d'avril a été par excellence, à Montréal, le mois des fiançailles et des mariages. Chaque jour on entendait parler d'une union nouvelle, chaque jour deux voix de plus entonnaient le vieux couplet :

Aimons, soyons deux : le sage
N'est pas seul dans son vaisseau ;
Les deux yeux font le visage ;
Les deux ailes font l'oiseau.

La société se voit ainsi décimée peu à peu et privée de ses membres les plus appréciés ; elle ne peut que leur faire à regret ses meilleurs souhaits de bonheur, et attendre patiemment les nouvelles recrues qui viendront renforcer ses rangs décimés.

A tous ces époux d'aujourd'hui ou de demain, à tous ceux qu'il voit à regret, et peut-être même (qui est sûr de bien se connaître ?) avec un peu d'envie, s'écarter des rangs des célibataires, à toutes celles qui ont été choisies pour être les compagnes de leur vie, le chroniqueur de la REVUE offre ses vœux les plus ardents et les plus sincères.

Ed. Fabre-Surveyer.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

Le Révérend Père Jean Caubert, de la Compagnie de Jésus, fusillé rue Haxo, le 26 mai 1871. Notice biographique, par le R. P. Pierre Lauras, de la même Compagnie. 1 vol. in-12 de vi-240 pages. Prix : 50 cts. (Paris, 1898. Ancienne maison Charles Douniol, P. Téqui, successeur, 29, rue de Tournon. Chez Cadieux et Derome, à Montréal.)

Aimer follement le monde à 18 ans, et compter "ses journées de vacances par ses journées de plaisir"; s'adonner à l'étude du droit sans cesser d'être un cavalier infatigable et de fréquenter le théâtre; négliger tout devoir religieux, puis se relever soudain, sous l'aiguillon salutaire de l'adversité comme le blessé de Pampelune, soldat du Christ à l'âge de 27 ans; s'ensevelir pour quelques jours dans la solitude de la Trappe afin d'y prêter l'oreille à la voix de Dieu; édifier ses proches par la pratique des plus belles vertus, l'humilité, la charité et la chasteté; puis aboutir à la vie religieuse; réparer le temps perdu et travailler à gagner le ciel en ne refusant rien à Dieu; témoigner sa reconnaissance à Jésus-Christ en se donnant à lui sans réserve; jésuite à 34 ans; étonner ses confrères de Saint-Acheul, de Brugelette et de Laval par le spectacle journalier d'une vie humble et mortifiée; embaumer de ses vertus cachées le séminaire de Blois et la retraite de Lièssé; travailler à l'organisation de l'école de Sainte-Geneviève et faire des prodiges pour équilibrer le budget de l'institut naissant au souffle de nos libertés reconquises; arriver enfin à la maison de la rue de Sèvres qui devait être la dernière étape de sa carrière; en sortir aux mauvais jours de la Commune et y rentrer par obéissance pour y être arrêté comme otage, subir d'une âme résignée et saintement joyeuse la plus dure captivité, avant de tomber martyr au champ d'honneur de la rue Haxo; tel fut le R. P. Caubert, dont le P. Lauras a entrepris de nous retracer la vie.

Silhouettes d'Apôtres. Neuvaine à saint François Xavier, par le R. P. Aloys Pottier, S. J. 1 vol. in-12 de 281 pages. P. Téqui, libraire-éditeur, 29, rue de Tournon, Paris. Prix : 50 cts chez Cadieux et Derome à Montréal.

Sous ce titre *Silhouettes d'Apôtres*, que d'aucuns pourraient trouver un peu vague, mais qu'un rapide examen justifie pleinement, le R. P. Aloys Pottier réunit les discours qu'il prononça en mars 1897, à Paris, dans l'église de Saint-François-Xavier, pour la Neuvaine dite de la Grâce. Le succès de cette neuvaine vraiment apostolique fut digne de l'année du grand centenaire: aussi les auditeurs et l'orateur ont-ils pensé qu'il serait continué par la lecture de ces pages vivantes. Nous l'espérons comme eux.

La Chartreuse de Notre-Dame-sous-Ombre, par M. l'abbé Crozat. 1 vol. in-8° Prix : 90 cts. Ancienne maison Ch. Douniol, P. Téqui, successeur, 29, rue de Tournon, Paris. Chez Cadieux et Derome, à Montréal.

Roman à thèse. Etude approfondie de psychologie, de philosophie et de morale. Démonstration vivante par l'observation, par la discussion et par les faits, de ce que devient l'humanité sous le joug de la Révolution d'une part et sous l'empire de l'Évangile de l'autre.

L'observation porte sur des populations, sur des familles et sur l'individu. Victor Marcel, ex-professeur, ex-journaliste et ex-député, qui est le héros du roman : triple domaine où se constate cette grande loi : tout homme qui s'écoute et ne veut trouver son bonheur que dans la jouissance de soi et des créatures qui lui plaisent, n'aboutit qu'à se perdre en perdant finalement tout ce qu'il possède sans rien acquérir, tandis que l'homme qui écoute Dieu, s'élève en Dieu aux plus sublimes perfections et à la plus ineffable félicité.

Ce roman, très hardi sous plusieurs rapports, est cependant d'une lecture très saine et très fortifiante pour tout le monde.

Les Merveilles de l'Arrière-Boutique de Saint-Antoine, *Nouveau Récit d'un Témoin* orné d'une photographie représentant l'Arrière-Boutique de Saint-Antoine à Toulon, par Étienne Jouve. Un volume in-12. Prix, 65 cts.—Victor Retaux, éditeur, 82, rue Bonaparte, à Paris, et à Montréal, chez Cadieux et Derome.

Peu de livres ont eu à leur apparition le retentissement de celui qui porte ce titre : *l'Arrière-Boutique de Saint-Antoine à Toulon, et le Pain des Pauvres*. Honoré des approbations épiscopales les plus flatteuses, parvenu, en très peu de temps, à sa onzième édition et traduit en six langues, il n'a épuisé son succès ni en France ni à l'étranger.

Le public, nous en sommes assurés, n'accueillera pas avec moins de faveur le volume nouveau que nous annonçons.

C'est la suite et, en quelque sorte, le complément de son premier récit que M. Étienne Jouve offre aux amis de saint Antoine, à ceux qui gardent un souvenir pieux et reconnaissant au modeste et obscur réduit où l'œuvre du Pain des Pauvres a pris naissance, et à l'humble intendante, universellement connue à cette heure, à laquelle le grand Thaumaturge a voulu confier le soin de vulgariser cette dévotion providentielle.

À côté d'un grand nombre de faits inédits et véritablement extraordinaires, le lecteur trouvera dans ce nouveau livre ces scènes vécues, ces détails intimes, marqués au coin de la plus scrupuleuse exactitude, qui ont fait le grand charme du premier récit.

Après nous avoir appris comment naquit l'œuvre du Pain de Saint-Antoine, M. Étienne Jouve entend aujourd'hui de nous la faire comprendre, c'est-à-dire de nous montrer le but que saint Antoine s'est proposé en la suscitant. Il consacre, en effet, un des plus remarquables chapitres de son nouveau livre à révéler tout un côté inédit et inattendu de la puissante action morale exercée sur les âmes par la petite arrière-boutique. Aussi n'est-ce pas trop s'avancer que d'affirmer que ce volume dépasse le premier en intérêt et en portée.

Faut-il ajouter qu'il est écrit de cette même plume alerte et incisive, dans ce style élégant, souple et nerveux, auxquels *l'Histoire de l'Arrière-Boutique* doit une large part de son succès, et qu'à ce seul point de vue, il constitue un véritable régal littéraire.

N'oublions pas d'indiquer que c'est muni de l'approbation de S. G. Monseigneur Mignot, évêque de Fréjus, que ce nouveau recueil des "Gestes" de saint Antoine de Toulon se présente au public catholique.

Un Apôtre de la Bretagne au XVII^e siècle. — Le vénérable Michel Le Nobletz (1577-1652), par le vicomte Hippolyte Le Gouvello. Victor Retaux, éditeur, 82, rue Bonaparte, à Paris. Un fort volume in-12, avec gravure, 90 cts, chez Cadieux et Derome, à Montréal.

Le vénérable Michel Le Nobletz, prêtre séculier et missionnaire en Basse-Bretagne, fut l'un des plus puissants initiateurs de la rénovation religieuse qui se propagea dans toute la France, au commencement du dix-septième siècle. Depuis saint Yves et saint Vincent Ferrier, aucun autre saint breton n'avait

prêché une si haute doctrine, ni exercé une si grande influence, à travers tant d'obstacles et de difficultés accumulés sous ses pas, par l'ignorance, la routine les mauvaises mœurs, l'opposition quasi générale du clergé et du peuple. Ses contemporains le surnommèrent le *second saint Yves*, à cause de son ardente charité, de sa science théologique et de son enseignement populaire. On appelait saint Thomas d'Aquin l'*Angé de l'École* : on pourrait appeler le vénérable Michel Le Nobletz l'*Angé du Catéchisme*, car ce petit livre, si abandonné de son temps, fut son principal sujet d'instruction, non seulement pour les enfants mais pour les grandes personnes ; il le prêchait sur terre et sur mer, à la campagne et à la ville, dans les églises et sur les places publiques. Il inventa aussi des cartes peintes symboliques, on ne peut plus curieuses et originales, pour exciter l'attention de ses auditeurs illettrés et leur faire mieux comprendre la doctrine chrétienne. Au jugement du V. P. Mannoir, son disciple et successeur dans l'œuvre des missions bretonnes, le V. Michel Le Nobletz a été "l'égal des apôtres par son amour pour Dieu, son zèle pour le salut des âmes, sa puissance miraculeuse, son don de prophétie et ses autres vertus."

M. Le Gouvello a su peindre cette grande figure et la faire entièrement revivre, dans son milieu psychologique, grâce aux mémoires inédits du V. P. Mannoir, aux écrits originaux du saint personnage lui-même et aux anciennes biographies déjà publiées. Il a mis habilement ces matériaux en œuvre : il a donné de l'intérêt et de l'attrait à son récit. Cette nouvelle vie de saint très soigneusement écrite ne le cède en rien à celle du *Pénitent breton*, Pierre de Kériollet, qui eut tant de succès. Elle sera universellement goûtée.

Entretiens eucharistiques et Discours de premières Messes, par le P. Jean Vaudon, missionnaire du Sacré-Cœur. Victor Retaux, éditeur, 82, rue Bonaparte, à Paris. Un volume in-12. 75 cts, en vente chez Cadieux et Derome, à Montréal.

Ceux qui liront ces pages y trouveront tout ce qui les a charmés et ravis dans les autres ouvrages du R. P. Vaudon, notamment dans ses *Entretiens aux jeunes gens*, la même plénitude de vérité, la même sûreté de doctrine, la même émotion communicative, le même style si riche, si varié, si clair, si français. Mais ce volume l'emporte encore sur les autres par la grandeur du sujet ; et il semble que l'âme et la parole de l'orateur montent à mesure que s'élèvent les vérités qu'il expose ; et comme il a soulevé ses auditeurs, il entraîne l'âme de ses lecteurs dans des sphères surnaturelles d'où elles désièraient ne plus descendre jamais.

Le Moyen Age, la Renaissance, la Révolution et le Temps présent. Lettre à un libre-penseur sur le rôle de l'Église et celui de ses adversaires dans l'histoire de France, par Georges Romain. Une brochure in-12 : 15 cts — Victor Retaux, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte, à Paris, et à Montréal, chez Cadieux et Derome.

Cette lettre à un libre-penseur résume admirablement la guerre séculaire faite à l'Église, et la situation pleine de périls à laquelle les Juifs et les Francs-Maçons ont amené les nations modernes.

Nous nous faisons un plaisir de signaler cette brochure pleine d'intérêt et d'actualité.

De Dante à Verlaine, par le P. J. Pachon, S. J. 1 vol. in-18, VII-284, chez E. Plon, Nourrit et Cie, à Paris, et chez Cadieux et Derome à Montréal. Prix, 90 cts.

"De Dante à Verlaine : " ces noms disparates, posés en zigzag sur la couverture bleu pâle, font rêver, ou plutôt font ouvrir le livre. Et de fait, en ouvrant,

on trouve au vrai titre des renseignements plus amples : *De Dante à Verlaine, Etudes idéalistes et mystiques* : Dante, Spenser, Bunyan, Skelley, Verlaine, Huysmans ; — une cascade, partant des sommets de l'Alighieri, pour ricocher sur Spenser et Bunyan, descendre jusqu'à Skelley, tomber à pic jusqu'à Verlaine, et se relever en rejaillissant à la hauteur de M. Huysmans.

Sur ces différents personnages, le volume contient une série d'études littéraires, philosophiques et théologiques à la fois. La plupart ont paru déjà dans diverses revues catholiques, dans les *Etudes* entre autres. Le chapitre sur M. Huysmans, et la conclusion intitulée : *l'Âme contemporaine*, sont des parties entièrement nouvelles.

Signalons encore le discours prononcé par le R. P. Coubé, S. J., à l'occasion de la canonisation de saint Pierre Fourier, et publié par la librairie Desclée, de Brouwer et Cie, sous le titre de UN AMI DU PEUPLE. L'orateur s'attache à faire ressortir *le rôle social du prêtre d'après la vie du saint*. C'est un petit livre plein d'actualité. En vente chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix, 10 cts.

Quelques jours avant Alphonse Daudet, disparaissait aussi de la scène des lettres un fécond écrivain catholique, M. Charles Buet. Né à Chambéry en 1856, il entra jeune encore dans le journalisme (1867) ; il a donné depuis lors une large collaboration tant aux journaux qu'aux revues catholiques, tantôt sous son nom tantôt sous des pseudonymes comme Beauclert ; de nombreux romans, dont plusieurs destinés à la jeunesse, des essais dramatiques dont un eut un succès considérable (*le Prêtre*, à la Porte Saint-Martin, en 1884) ; des ouvrages de critique et d'histoire, parmi lesquels nous noterons les pages qu'il a consacrées à ses amis Féval et Barbey d'Aureville, constituent le bagage littéraire de ce laborieux écrivain.

Exposé de la Doctrine catholique, par P. GIRODON. Un vol. in-8°. Prix : \$1.25. E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 8 et 10, rue Garancière, Paris, et à Montréal, en vente chez Cadieux et Derome.

La librairie Plon vient de mettre en vente une nouvelle édition du livre magistral de l'abbé Girodon : *Exposé de la Doctrine catholique*. Cet ouvrage, dont la valeur et l'utilité sont bien connues depuis longtemps, se trouvera ainsi à la portée de tout le clergé, de tous ceux, croyants ou incroyants, qui s'intéressent à un titre quelconque aux choses de la religion. L'auteur est un savant théologien au courant des problèmes les plus actuels sur la *foi*, le *dogme*, la *morale*, qui forment les trois sous-titres de son œuvre. Sobre et complet à la fois, d'une lecture très facile, d'une clarté merveilleuse, le livre de l'abbé Girodon contient, sous une forme brève et vive, la pure doctrine traditionnelle de l'Église catholique.

L'Éducation présente, par le R. P. DIDON. Un vol. in-18. Prix : 90 cts. E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 8 et 10, rue Garancière, à Paris, en vente à Montréal, chez Cadieux et Derome.

Après de retentissants succès comme orateur et comme écrivain, le Père Didon a consacré tout ce qu'il a acquis de science, d'expérience et de talent à l'éducation de la jeunesse. Depuis qu'il est à la tête de la maison d'Arcueil, il a prononcé, en diverses occasions, des discours remarquables comme fond et comme forme, sur les côtés variés du grand sujet qui est devenu la vie même du célèbre dominicain. C'est ainsi qu'il a dit sa pensée, toujours juste, profonde et originale, sur les devoirs de la jeunesse lettrée, l'apprentissage de la vie par l'école, le choix de la carrière, l'éducation nationale, l'école libre, l'école religieuse, le régime de l'externat, l'influence des sports athlétiques, etc. Les parents aussi bien que les jeunes gens méditeront ces pages éloquentes avec plaisir et profit.

Le Désastre (Metz, 1870), dont la publication dans la *Revue des Deux Mondes* a été un événement littéraire, vient de paraître à la librairie Plon. Tout le monde lira cette œuvre magnifique de MM. Paul et Victor Marguerite, passionnante comme un roman, vraie comme l'histoire. *Le Désastre* rend hommage à l'admirable armée du Rhin et flétrit le traître Bazaine. Ce livre réconfortant, consacré à l'honneur de l'armée, ne pouvait venir plus à point. En vente à Montréal, chez Cadieux et Derome. Prix : 90 cts.

L'Escalade de Genève, par Charles BUET. 1 vol. in-12. Prix : 75 cts. — Téquy, libraire-éditeur, 83, rue du Cherche-Midi, Paris. En vente à Montréal, chez Cadieux et Derome.

Cet ouvrage est le récit émouvant de l'entreprise célèbre faite en 1602 par les catholiques pour surprendre Genève, cette place forte du calvinisme située aux portes mêmes de la France et de l'Italie, et que les calvinistes appelaient eux-mêmes avec orgueil la " Rome du protestantisme."

Une fille de Henri IV, par P. DELATTRE. 1 vol. in-12. Prix : 75 cts. — Téquy, libraire-éditeur, 33, rue du Cherche-Midi, Paris. En vente à Montréal, chez Cadieux et Derome.

C'est presque de l'histoire de France que cette vie d'une reine d'Angleterre fille, femme, mère de roi, car elle était fille de Henri IV, femme de l'infortuné Charles I^{er} d'Angleterre et mère de Charles II, et du reste toujours Française d'esprit et de cœur et surtout de religion, comme elle l'était de naissance et d'éducation. Que d'incidents, de larmes, de douleurs, de tragédies dans cette vie royale qui semblait, à son début, devoir être une vie de gloire et d'honneur !

Le 3 janvier dernier mourait à Paris, dans sa quatre-vingt-treizième année, M. le comte Roselly de Lorgues. Né à Grasse le 11 août 1805, avocat inscrit au barreau d'Aix, où il avait suivi les cours de la Faculté de droit, il exerça peu et se livra tout entier à la littérature. Il est surtout connu par ses ouvrages sur Christophe Colomb, qu'il a puissamment contribué à populariser, et dont il a fait ressortir les vertus et le caractère profondément religieux. Aussi, quand la reine d'Espagne résolut de faire introduire en cour de Rome le procès de béatification de l'illustre explorateur, c'est le comte Roselly de Lorgues qu'elle chargea de ce soin.

Notre confrère de la *Vérité*, de Québec, continue sa campagne en faveur d'un Centre. Dans son numéro du 2 avril, répondant à un article d'un journal de Trois-Rivières, il montre comment ce centre répondrait à la direction donnée par notre Saint-Père le Pape Léon XIII. Nous sommes tout à fait de son avis : un centre composé de Canadiens-Français catholiques nous rendrait maîtres de la situation. Mais c'est trop beau pour être réalisable : des politiciens libres, indépendants, n'ayant d'autre ambition que le bien de la patrie et de la religion, ce serait l'idéal!... et l'idéal est-il réalisable ? Espérons cependant que nos hommes publics finiront par comprendre que notre avenir est là et là seulement. Nous n'arriverons à rien de bon pour notre nationalité, tant que nous continuerons cette guerre à mort pour conquérir le pouvoir.